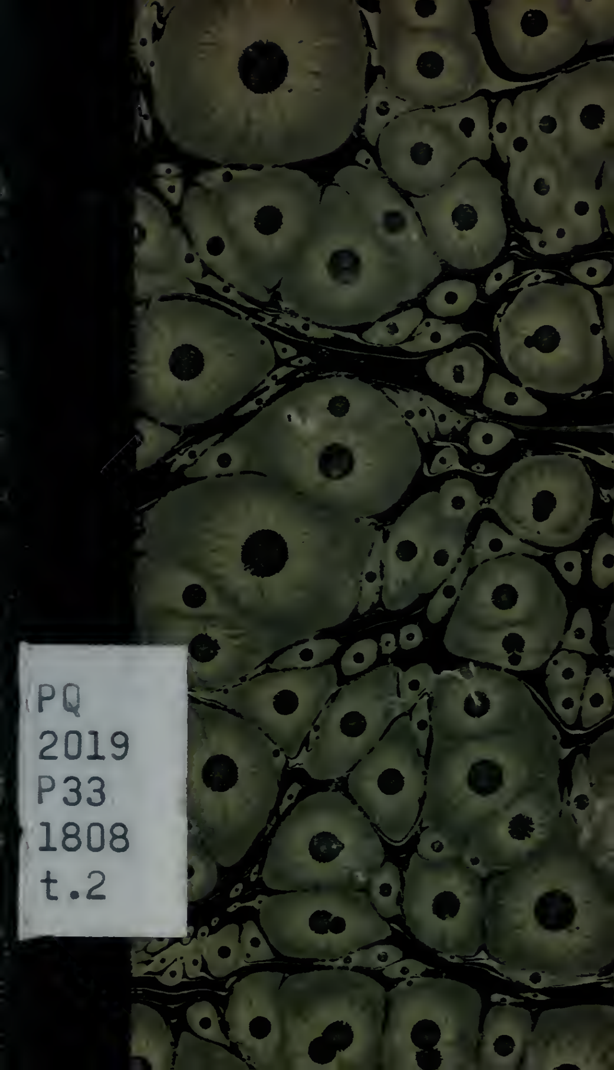
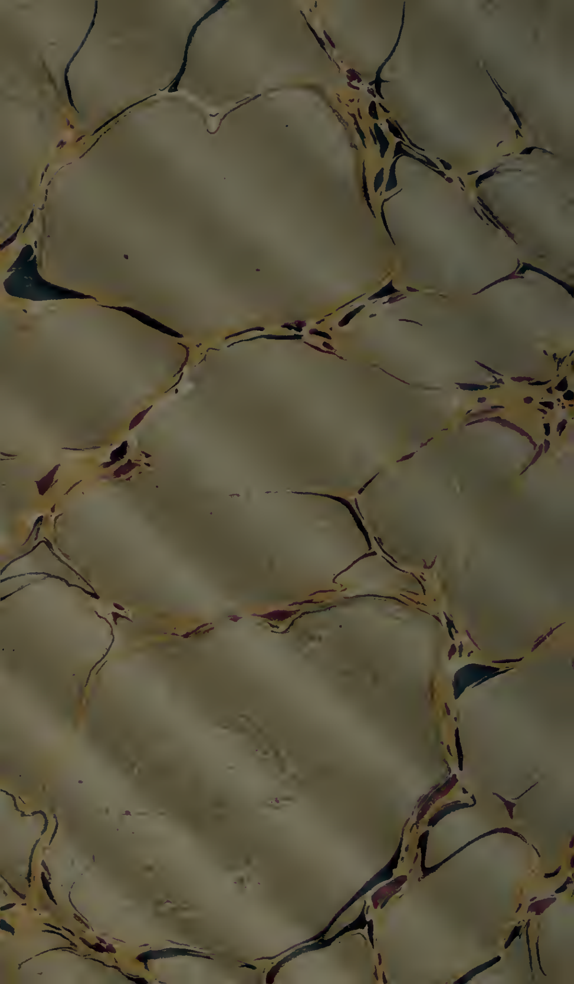
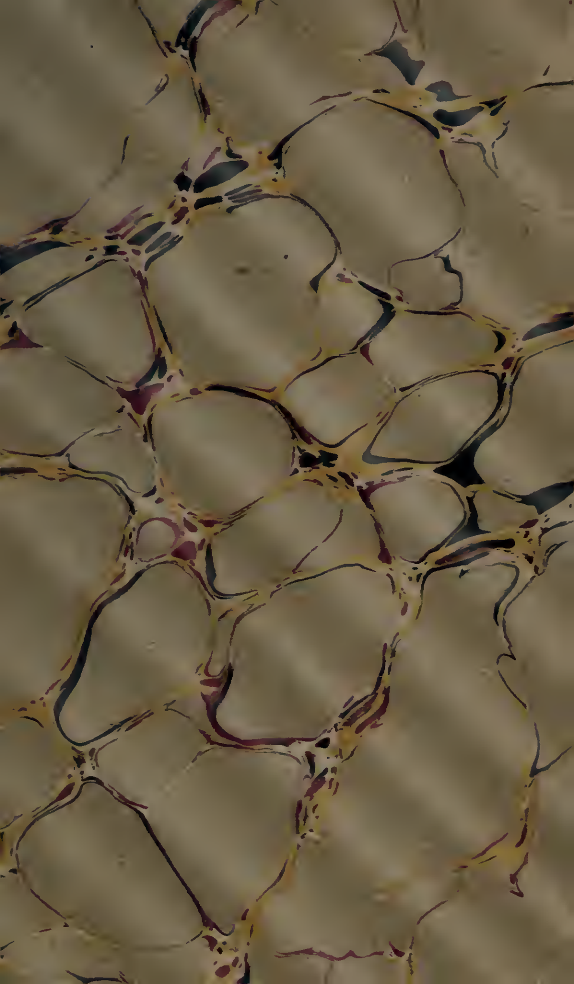

PQ
2019
P33
1808
t.2





ŒUVRES
DE PARNY.

ŒUVRES D'ÉVARISTE PARNY.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ DEBRAY, LIBRAIRE, AU GRAND BUFFON, RUE S.-HONORÉ, BARRIÈRE DES SERGENS.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ.

M. DCCCVIII.

LES DÉGUISEMENS DE VÉNUS.

TABLEAU I.

Aux bergers la naissante aurore
Annonçait l'heure des travaux ;
Mais Myrtis sommeillait encore ;
Un songe agitait son repos.
Il se croit aux champs de Cythère ;
Vénus, en habit de Bergère,
A ses yeux apparaît soudain :
Elle balance dans sa main
De myrte une branche légère,
Surpris, il fléchit les genoux.
Et contemple cette immortelle,
Que Pâris jugea la plus belle,
Et dont les bienfaits sont si doux.

Long-tems il l'admire, et sa bouche
Pour l'implorer en vain s'ouvrait;
Du myrte heureux Vénus le touche,
Sourit ensuite et disparaît.

TABLEAU II.

Myrtis dans la forêt obscure
Cherchait le frais et le repos.
Zéphire lui porte ces mots
Que chante une voix douce et pure :
« Dans ma main je tiens une fleur.
Fleur aussi je suis moins éclose
Dieu des filles et du bonheur,
Je t'offre quinze ans et la rose. »
« Mon sein se gonfle, et quelquefois
Je rêve et soupire sans cause.
Jeune Myrtis, c'est dans ce bois
Qu'on trouve quinze ans et la rose. »

« J'affaise à peine le gazon
Où seule encore je repose :
Si tu viens rapide Aquilon,
Ménage quinze ans et la rose. »
Il paraît ; elle fuit soudain,
Légère et long-tems poursuivie,
Le berger l'implorait en vain.
Mais à la fleur elle confie
Le premier baiser de l'amour ;
Puis sa main à Myrtis la jette ;
Il la reçoit faible et muette,
L'autre fleur se donne à son tour.
Ménage quinze ans et la rose,
Calme-toi fougeux Aquilon.
Un cri s'échappe et le gazon....
Viens, doux Zéphire, elle est éclose.

TABLEAU III.

« Dryades, pourquoi fuyez-vous?
Des bois protectrices fidelles,
Soyez sans crainte et sans courroux.
A mes regards vous êtes belles;
Mais un moment tournez les yeux:
Je n'ai du Satyre odieux
Ni les traits ni l'audace impie.
Arrêtez donc troupe chérie,
Au nom du plus puissant des Dieux. »
De Myrtis la prière est vaine.
D'un pas rapide vers la plaine
Les Dryades fuyaient toujours
Une seule un moment s'arrête,
Fuit encore, en tournant la tête,
Et du bois cherche les détours.
Seize printems forment son âge.
Un simple feston de feuillage

Couronne et retient ses cheveux.
Des Eurus le souffle amoureux
Soulève et rejette en arrière
Sa tunique verte et légère ;
Et déja Myrtis est heureux
Il atteint la nymphe timide
Sur le bord d'un torrent rapide,
Au milieu des rochers déserts,
De mousse et d'écume couverts.
Un espace étroit se présente :
L'un contre l'autre ils sont pressés ;
Et bientôt l'onde mugissante
Mouille leurs pieds entrelacés.

TABLEAU IV.

Dans sa cabane solitaire
Myrtis attendait le sommeil.
Arrive une jeune étrangère.
Le teint de Flore est moins vermeil.

Du voile éclatant des princesses
Sa beauté s'embellit encor;
Sur sa tête le réseau d'or
De ses cheveux fixe les tresses;
L'or entoure son cou de lis,
Et serre ses bras arrondis;
La pourpre forme sa ceinture;
Et sur le cothurne brillant,
De ses pieds utile parure,
Sa tunique à longs plis descend.
Myrtis en silence l'admire.
«Je fuis un tyran détesté,
Lui dit-elle avec un sourire,
Donne-moi l'hospitalité.
Embellissez mon toit modeste.
Des joncs tressés forment mon lit;
Il est pour vous.—Où vas tu? Reste;
Du lit la moitié me suffit.»
Sur cet humble et nouveau théâtre
Elle s'assied; un long soupir
De son sein soulève l'albâtre:
C'était le signal du plaisir.

Sur la cabane hospitalière
Passe en vain le dieu du repos :
Myrtis et la belle étrangère
Échappent à ses lourds pavots.
Leur impatiente jeunesse
Jouit et desire sans cesse.
Ivres de baisers et d'amour,
D'amour ils soupirent encore ;
Et pourtant la riante Aurore
Entr'ouvrait les portes du jour.

TABLEAU V.

« Nymphe de ce riant bocage,
Vénus même sous votre ombrage
Sans doute dirigea mes pas.
Elle a ralenti votre fuite ;
Elle accéléra ma poursuite,
Et vous fit tomber dans mes bras.
Des mortels souvent les déesses

Reçurent les tendres caresses;
Imitez et craignez Vénus ;
Elle punirait vos refus. »
Malgré cette voix suppliante,
Et malgré ses desirs secrets,
La Nymphe défend ses attraits,
Et toujours sa bouche riante
Échappe aux baisers indiscrets.
A quelques pas, dans la prairie
Un fleuve promenait ses flots.
Le front couronné de roseaux,
Des Naïades la plus jolie
Se jouait au milieu des eaux.
Tantôt sous le cristal humide
Elle descend, remonte encor;
Et présente au regard avide
De son sein le jeune trésor;
Tantôt glissant avec souplesse
Elle étend ses bras arrondis,
Et sur l'onde qui la caresse
Élève deux globes de lis.
Bientôt mollement renversée,

Par le flot elle est balancée ;
Son pied frappe l'eau qui jaillit.
Invisible dans le bocage,
Myrtis écartant le feuillage
Voit tout, et de plaisir sourit.
Alors la champêtre déesse,
Que dans ses bras toujours il presse,
Rapproche les rameaux touffus,
D'un voile en rougissant se couvre,
Et sur sa bouche qui s'entr'ouvre,
Expire le dernier refus.

TABLEAU VI.

Sous des ombrages solitaires
Devant un Satyre effronté,
Fuyait avec rapidité
La plus timide des bergères.
Au loin elle apperçoit Myrtis :
« A mon secours le ciel t'envoie,

Jeune inconnu, défends Naïs. »
Le Satyre lâche sa proie.
La bergère à son protecteur
Sourit, mais conserve sa peur.
« Bannis tes injustes alarmes,
Dit-il; je respecte tes charmes.
Viens donc: du village voisin
Je vais t'indiquer le chemin. »
Elle rougit, et moins timide,
A pas lents elle suit son guide.
Mais elle entend un bruit lointain:
Du berger elle prend la main,
Et dans ses bras cherche un asile.
Discret, il demeure immobile,
Et n'ose presser ses appas.
Elle voyait son doux martyre.
Le bruit cesse; Myrtis soupire,
Et Naïs reste dans ses bras.

TABLEAU VII.

Phébus achevait sa carrière ;
Dans les cieux l'ombre s'étendait ;
Myrtis à pas lents descendait
De la montagne solitaire.
Une femme sur son chemin
Se place et doucement l'arrête.
Au croissant que porte sa tête,
A sa taille, à son port divin,
Il a reconnu l'Immortelle.
« Cher Endymion, viens, dit-elle.
Un moment pour toi j'ai quitté
Le ciel et mon trône argenté,
Viens, sois heureux et sois fidèle. »
Le berger suit ses pas discrets.
De cette méprise apparente
Il profite, et la nuit naissante
Protège ses baisers muets.

Il trouve dans la jouissance
L'abandon et la résistance,
L'embarras de la nudité,
Les murmures de la tendresse,
Les refus et la douce ivresse,
La pudeur et la volupté.

TABLEAU VIII.

« Berger j'appartiens à Diane :
Pourquoi toujours suis-tu mes pas ?
Je hais Vénus : fuis donc, profane ;
Crains cette flèche et le trépas. »
Elle dit, et sa main cruelle
Sur l'arc pose le trait léger :
Mais Myrtis qui la voit si belle,
Sourit, et brave le danger.
Un fossé profond les sépare ;
Avec audace il est franchi.
Imprudent ! d'un regret suivi,

Le trait vole siffle et s'égare.
La Nymphe de nouveau s'enfuit.
Le berger toujours la poursuit.
Dans une grotte solitaire,
De Diane asile ordinaire,
Elle entre ; et sa main aussitôt
Saisit et lève un javelot.
Sa fierté, sa grace pudique,
Irritent le desir naissant,
D'un côté sa blanche tunique
Tombe, et sur le genou descend ;
De l'autre, une agathe polie
La relève, livrant aux yeux
Les lis d'une cuisse arrondie,
Et des contours plus précieux.
De son sein qui s'enfle et palpite,
Et dont ce combat précipite
Le voluptueux mouvement,
Un globe est nu : le jeune amant
S'arrête, et des yeux il dévore,
Malgré le javelot fatal,
L'albâtre pur et virginal

Qu'au sommet la rose colore.
Il saisit la Nymphe ; et sa voix
Pour l'implorer devient plus tendre.
Des cris alors se font entendre ;
Le cor raisonne dans les bois.
« Malheureux ! laisse-moi , dit-elle,
Diane est jalouse et cruelle :
Si je l'invoque, tu péris. »
Malgré sa nouvelle menace,
Le berger fortement l'embrasse :
Des baisers préviennent ses cris.
Diane approche, arrive, passe,
Au loin elle conduit la chasse,
Et laisse la Nymphe à Myrtis.

TABLEAU IX.

D'ÉRIGONE c'était la fête.
Des bacchantes sur les coteaux
Couraient sans ordre et sans repos.
La plus jeune pourtant s'arrête,
Nomme Myrtis, et fuit soudain
Sous l'ombrage du bois voisin.
Le lierre couronne sa tête ;
Ses cheveux flottent au hasard ;
Le voile qui la couvre à peine,
Et que des vents enfle l'haleine ,
Sur son corps est jeté sans art ;
Le pampre forme sa ceinture ,
Et de ses bras fait la parure ;
Sa main tient un thyrse léger.
Sa bouche riante et vermeille
Présente à celle du berger
Le fruit coloré de la treille.

Son abandon, sa nudité,
Ses yeux lascifs, et son sourire,
Promettent l'amoureux délire
Et l'excès de la volupté.
Au loin, ses bruyantes compagnes
De cymbales et de clairons
Fatiguent l'écho des montagnes,
Mêlant à leurs libres chansons
La danse qui peint avec grace
L'embarras naissant du desir,
Et celle ensuite qui retrace
Tous les mouvemens du plaisir.

TABLEAU X.

« Jeune berger, respecte Egine.
La terre me donna le jour;
Jadis je suivais Proserpine;
Et de Cérès j'orne la cour. »

En disant ces mots dans la plaine,
Elle fuyait devant Myrtis,
Et déja du berger l'haleine
Vient humecter son cou de lis.
Elle échappe à sa main ardente.
Plus rapide il vole, et deux fois
Saisit la tunique flottante,
Qui se déchire entre ses doigts.
« Préviens son triomphe, ô ma mère! »
Elle dit : aussitôt la terre
S'entr'ouvre avec un bruit affreux,
Vomit le bitume et la pierre,
Et présente un gouffre de feux.
Myrtis épouvanté s'arrête.
La Nymphe retourne la tête,
Et de loin lui tendant la main,
L'appelle avec un ris malin.
Le berger un moment balance;
Vénus le rassure en secret;
Egine, qu'il poursuit, s'élance,
Et dans les flammes disparaît.
Il s'y jette; imprudence heureuse!

Sur un lit de mousse et de fleurs
Il tombe, et la Nymphe amoureuse,
Sourit entre ses bras vainqueurs.

TABLEAU X.

Le ciel est pur, mais sans lumière;
L'ombre enveloppe l'hémisphère.
Myrthis, égaré dans les bois,
Trouble en vain leur vaste silence;
L'écho seul répond à sa voix.
Du rendez-vous l'heure s'avance;
Adieu l'amoureuse espérance,
Adieu tous les baisers promis.
« Des nuits malfaisante Déesse,
Disait-il, je hais ta tristesse;
Je hais tes voiles ennemis. »
Il parle encore, et l'Immortelle,
Comme Vénus riante et belle,
Se présente à ses yeux surpris.

Recouverts de crêpes humides
Son char et ses coursiers rapides
De l'ébène offrent la couleur.
A l'entour voltigent les songes,
Les spectres et les vains mensonges,
Fils du sommeil et de l'erreur.
De son trône elle est descendue.
Le berger se trouble à sa vue;
Et la crainte saisit son cœur;
Mais la Déesse avec douceur :
« Jeune imprudent, je te pardonne.
Je ferai plus ; oui, mon secours
Est souvent utile aux amours.
Que veux-tu ? parle, je l'ordonne. »
Myrtis, que charme sa beauté,
Garde le silence et l'admire,
L'Immortelle par un sourire
Enhardit sa timidité.
Elle a déposé sur la terre
Le pâle flambeau qui l'éclaire.
A ses cheveux bruns et tressés
Des pavots sont entrelacés;

Une légère draperie.
Noire et d'étoiles enrichie,
Trahit l'albâtre de son corps,
Et de l'amour les doux trésors.
Sur l'herbe s'assied la déesse;
Le berger s'y place à son tour.
Il voit et baise avec ivresse
Des charmes inconnus au jour.
Un feu renaissant le dévore.
« Encore, disait-il, encore.
Que nos plaisirs soient éternels! »
Elle sourit, et de l'aurore
Le retard surprit les mortels.

TABLEAU XII.

Myrtis sur le fleuve rapide
Voit un esquif abandonné,
Qui, par le courant entraîné,
Vogue sans rames et sans guide.

Au milieu des flots le berger
S'élance, et dans l'esquif léger
Il trouve une fille jolie,
Sur un lit de joncs endormie.
Elle sourit dans son sommeil;
Et sa bouche alors demi-close
Montre l'ivoire sous la rose.
Un baiser produit son réveil;
Un baiser étouffe ses plaintes;
Un baiser adoucit ses craintes;
Un autre cause un long soupir;
Un autre allume le desir;
Un autre achève le plaisir,
Et lentement la fait mourir.
Elle renaît soumise et tendre,
Ne voile point ses charmes nus,
Et sans peine consent à rendre
Tous les baisers qu'elle a reçus.
Soudain les flots sont plus tranquilles;
Et le bateau légèrement
Glisse sur les vagues dociles
Qui le balancent mollement.

TABLEAU XIII.

Caché dans une grotte humide
Où vient mourir le flot amer,
Myrtis, l'œil fixé sur la mer,
Épiait une Néréide.
Tout-à-coup se montre Téthys ;
Et sous sa conque blanchissante,
Que traînent ses dauphins chéris,
S'affaise l'onde obéissante.
A l'entour nagent les Tritons ;
Leur barbe est d'écume imbibée ;
Des coquilles ornent leur front ;
Et de leur trompe recourbée
Au loin retentissent les sons.
Près du char, les Océanides
Et les charmantes Néréides,
Variant leurs jeux et leurs chants
Glissent sur les flots caressans.

Téthys vers la grotte s'avance,
Entre seule, voit le berger,
Rit de son trouble passager,
Et lui commande le silence.
La perle dans ses blonds cheveux
En guirlandes brille et serpente;
La perle rend plus précieux
L'azur de sa robe élégante.
Le sable reçoit son manteau,
Et lui présente un lit nouveau.
Aimez, jeunes Océanides;
Aimez, rapides Aquilons;
Et vous, charmantes Néréides,
Tombez dans les bras des tritons.

TABLEAU XIV.

« Qu'ordonnez-vous, chaste déesse ?
— Rien : Vesta, trompant tous les yeux
Pour toi seul a quitté les cieux.

Je t'aime. — Vous! — De ma sagesse
Tu triomphes, heureux Myrtis!
J'ai des attraits; mais, trop sévère,
J'effrayais les Jeux et les Ris :
Hélas, j'aurais mieux fait de plaire. »
De ce triompe inattendu
Myrtis jouit en espérance.
Vesta, sans voile et sans défense,
Oubliait sa longue vertu.
Au Jeune berger qui l'embrasse,
Elle se livre gauchement;
Ses baisers mêmes sont sans grace.
De son aigre sévérité,
Punition juste et cruelle!
Triste et honteuse, l'immortelle
Remporte au ciel sa chasteté.

TABLEAU XV.

Dans l'onde fraîche une bergère
Se baignait durant la chaleur.
Sur le rivage solitaire
Myrtis passe ; au cri de frayeur
Il répond avec un sourire :
« Ne craignez rien ; sous ces berceaux,
Sage et discret, je me retire.
Mais quand vous sortirez des eaux,
Je vous habillerai moi-même.
— Sois généreux, jeune Myrtis ;
Et n'emporte pas mes habits.
Peut-être la Nymphe qui t'aime
Saura te... » Discours superflus !
Le berger ne l'entendait plus.
De l'onde elle sort, et tremblante
Elle arrive sous le bosquet.
Malgré sa prière touchante,

Myrtis poursuit son doux projet.
En plaçant la courte tunique
Sur ce corps de rose et de lis,
Il touche une gorge élastique
Et d'autres charmes arrondis.
Sa main rattache la ceinture,
Trop haut d'abord et puis trop bas :
La bergère en riant murmure,
Et cependant ne l'instruit pas.
A son humide chevelure
On rend le feston de bluets
Qui toujours forme sa parure.
Les brodequins viennent après :
Long-temps incertaine et craintive,
Elle rougit, enfin s'assied,
A Myrtis présente son pied,
Et sa rougeur devient plus vive.
Dans ce moment heureux,
Phébus était au haut de sa carrière ;
Le jour finit, et la bergère
Avait encore les pieds nuds.

TABLEAU XVI.

Du midi s'élance l'orage.
Dans son frêle bateau, Myrtis,
Jouet des vents et de Téthys,
Ne peut regagner le rivage.
« Appaise tes fougueux enfans
Belle Orythie, et sur la rive
Pour toi je brûlerai l'encens. »
Au ciel monte sa voix plaintive.
Soudain un nuage léger
Sur les flots mugissans s'abaisse :
Il s'entr'ouvre; et d'une déesse
Les bras enlèvent le berger.
Tremblant, il garde le silence ;
Un baiser dissipe sa peur.
Neptune jusqu'aux cieux s'élance ;
Les vents redoublent leur fureur ;
Myrtis caché dans le nuage

S'élève au milieu de l'orage,
Avec sécurité fend l'air,
Voit partir le rapide éclair
Que suit la foudre vengeresse,
Et sur le sein de sa maîtresse
Il brave Éole et Jupiter.

TABLEAU XVII.

« De Myrtis que la voix est tendre !
Il approche, et n'a pu me voir :
Sous cet arbre il viendra s'asseoir ;
Je veux me cacher et l'entendre. »
La jeune bergère, à ces mots,
Sur l'arbre monte avec adresse,
Et disparaît dans les rameaux.
Le berger sous leur voûte épaisse
Bientôt arrive, et les échos
Répètent ses accens nouveaux :
« Un oiseau venu de Cythère

Se cache, dit-on, dans ce bois.
Sa voix est touchante et légère,
Et son bec embellit sa voix.»
«Les chasseurs sont à sa poursuite.
Mille fois heureux son vainqueur !
Mais il craint la cage et l'évite;
Et c'est lui qui prend l'oiseleur.»
«Jeune oiseau, ton joli plumage
Fait naître l'amoureux desir;
Et pour moi, dans l'épais feuillage,
Tu seras l'oiseau du plaisir.»
Il dit, et sur l'arbre s'élance:
La bergère ne pouvait fuir,
Et le rire était sa défense:
Au vainqueur il faut obéir.
Quelques Nymphes de ce bocage
Du même arbre cherchent l'ombrage;
Mais le bruit des baisers nouveaux
Se perd dans le confus ramage
Des fauvettes et des moineaux.

TABLAU XVIII.

« Ma fidélité conjugale
Trop long-temps regretta Tithon ;
Trop long-temps j'ai pleuré Céphale,
Égis et le jeune Orion.
La douleur flétrirait mes charmes....
Revenez, amoureux desirs !
Les roses naissent de mes larmes;
Elle naîtront de mes plaisirs. »
A ces mots, la galante Aurore
De Myrtis, qui sommeille encore,
Hâte le paresseux réveil.
Elle a quitté son char vermeil.
Sur sa tête brille une étoile.
Un safran pur et précieux
Colora sa robe et son voile.
L'amour est peint dans ses beaux yeux.
L'humble lit du berger timide

La reçoit ; ô douces faveur !
Sous elle le feuillage aride
Renaît et la couvre de fleurs.

TABLEAU XIX.

L'amour ne connaît point la crainte.
Du bois Myrtis franchit l'enceinte ;
Il s'y cache, et voit s'approcher
Celle qu'il ose ainsi chercher.
Ses traits sont purs ; la violette
S'entrelace à la bandelette
Qui couronne son front serein.
Sur sa longue robe de lin
Descend une courte tunique ;
Son regard est doux et pudique.
Myrtis paraît, elle rougit ;
Il prévient sa fuite, et lui dit :
« De Minerve, jeune prêtresse,
Mes yeux te suivaient à l'autel.

J'ai vu tes mains à la Déesse
Offrir un encens solennel...
— Fuis. — Ne sois pas inexorable.
—Fuis donc! Avec toi je fuirai.
— Des fers attendent le coupable
Qui profane ce bois sacré.
— Ta bouche menace et soupire.
— Imprudent? je plains ton délire:
Crains le trépas, retire-toi.
— Non. — Minerve, protège-moi. »
Mot fatal! son ame alarmée
Le rétracte, mais vainement;
Entre les bras de son amant
Elle est en myrte transformée.
Il recule, saisi d'horreur;
Il doute encor de son malheur;
D'une voix éteinte il appelle
La jeune vierge; avec frayeur
Il touche l'écorce nouvelle;
Ses pleurs coulent, et sa douleur
Maudit la Déesse inflexible.
Dans le bois il entend du bruit;

Il embrasse l'arbre insensible,
S'éloigne, revient, et s'enfuit.

TABLEAU XX.

De la jeune et belle prêtresse
L'image poursuivait Myrtis.
Il fuit les autels de Cypris,
Il fuit la brillante jeunesse,
Et chaque jour aigrit son mal.
Un soir enfin, du bois fatal
Il franchit de nouveau l'enceinte.
Il baise les rameaux chéris;
Au ciel il adresse sa plainte:
Le ciel paraît sourd à ses cris.
Éole entasse les nuages,
De leurs flancs sortent les orages;
Les éclairs suivent les éclairs;
La foudre sillonne les airs
Le berger brave la tempête,

Et les feux roulans sur sa tête.
Le myrte arrosé de ses pleurs
Par un faible et naissant murmure
Semble répondre à ses douleurs.
Prodige heureux ! L'écorce dure
Se soulève, et prend sous sa main
L'albâtre et les contours du sein.
Une bouche naît sous la sienne,
Et soudain une fraîche haleine
Se mêlent à ses soupirs brûlans.
Les rameaux qu'en ses bras il presse
Transformés en bras ronds et blancs,
Lui rendent sa douce caresse.
Plus de combats, plus de refus ;
Et de Minerve la prêtresse
Est déjà celle de Vénus.

TABLEAU XXI.

Des Dieux la prompte messagère
Part, vole, se montre à Myrtis,
Et dit : « La reine de Cythère
Parut la plus belle à Pâris :
L'heureuse pomme fut pour elle ;
Mais entre Junon et Pallas
Toujours subsiste la querelle,
Et c'est toi qui les jugeras. »
En parlant ainsi, la Déesse
Est debout sur son arc brillant.
Myrtis contemple sa jeunesse,
Ses yeux d'azur, son front riant,
L'or de sa baguette divine,
Les perles de ses bracelets,
Et l'écharpe flottante et fine
Qui voile à demi ses attraits.
« Pourquoi gardes-tu le silence ?

Reprend-elle : réponds, Myrtis ;
Le refus serait une offense.
— Disputez-vous aussi le prix ?
— Je le pourrais ; j'ai quelques charmes.
— Voyons. — Promets-tu le secret ?
— Oui. — Je crains. — Soyez sans alarmes.
— Eh bien, juge ; mais sois discret.
— Ce voile à vos pieds doit descendre.
Ce n'est pas tout ; la volupté
Embellit encor la beauté,
Et le prix est pour la plus tendre. »
L'Immortelle baisse les yeux,
Repousse la main qui la touche,
Aux baisers dérobe sa bouche,
Et tombe sur l'arc radieux.

TABLEAU XXII.

Assise sur un faisceau d'armes
Recouvert d'un léger tapis,
Aux regards de l'heureux Myrtis
Pallas abandonne ses charmes.
Le berger hésite, et pourtant
Écarte d'une main timide
Son casque à panache flottant,
Sa lance d'or et son égide.
La cuirasse tombe à son tour,
Et même la blanche tunique.
De Pallas la beauté pudique
Vainement éveille l'Amour;
Jamais il n'obtient de retour.
Le berger étonné l'admire,
Mais affecte un calme trompeur.
La Déesse voit sa froideur,
Prend sa main, doucement l'attire,

Le reçoit dans ses bras, soupire,
Et prudente elle répétait :
« On me croit sage ; sois discret. »

TABLEAU XXIII.

Viens, jeune et charmante Théone.
— Non ; Junon peut-être t'attend :
Jamais son orgueil ne pardonne.
— Qu'importe ? — Fuis. — Un seul instant !
— Demain je tiendrai mes promesses.
— Je brûle des feux du desir ;
Viens ; la beauté fait les déesses.
— Et qui fait les dieux ? — Le plaisir.

TABLEAU XXIV.

Myrtis devant Junon s'incline.
Un diadême radieux,
De pourpre un manteau précieux,
Un sceptre dans sa main divine,
Annoncent la reine des cieux.
Au juge que sa voix rassure
Elle abandonne sa ceinture
Et ses superbes vêtemens :
Sans voiles et sans ornemens,
La nudité fait sa parure.
Alors sur des coussins épais
Que l'or et la perle enrichissent,
Et qui légèrement fléchissent;
Le berger place ses attraits.
Ses regards troublent la déesse.
Elle soupçonne de Pallas
La ruse et la douce faiblesse

A Myrtis elle ouvre ses bras,
Sourit de sa vive caresse,
Et prudente elle répétait :
« On me croit sage; sois discret. »

TABLEAU XXV.

Du haut des airs qu'elle colore,
La jeune Iris descend encore.
Myrtis la reçoit dans ses bras.
Elle se livre à ses caresses,
Et pourtant elle dit tout bas :
« Si je tarde, les deux déesses
Pourront croire.... Séparons-nous. »
Suivent des baisers longs et doux.
« Je ne puis prononcer entre elles,
Dit enfin le berger. — Pourquoi ?
— Également elles sont belles ;
Et la plus aimable, c'est toi. »

TABLEAU XXVI.

Rêveuse et doucement émue,
Elle arrive dans le bosquet
Où de Vénus est la statue,
A ses pieds dépose un bouquet,
Et dit: « O Cypris, je t'implore;
Protège-moi contre ton fils,
Pour lui je suis trop jeune encore.
Je ne veux point aimer Myrtis. »
Quelques jours après, sa jeunesse
De l'amour craint moins les douceurs.
D'un feston de myrte et de fleurs
Elle couronne la déesse,
Disant : « Vois mon trouble secret
J'aime, apprends-moi comment on plaît. »
Elle revient, et le sourire
Ouvre sa bouche qui soupire:
« Il m'aime, ô propice Vénus!

Seule à ses regards je suis belle ;
Mais je veux par quelques refus
Irriter sa flamme nouvelle.
Une guirlande sous sa main
Se déploie ; et de la statue,
Que le ciseau fit belle et nue,
Elle couvrait.... Myrtis soudain
Du feuillage sort et s'écrie :
« Ne couvre rien, ma jeune amie ;
Crains Vénus. » Sans force et sans voix,
Elle rougit, chancelle, glisse ;
Et la guirlande protectrice
Reste inutile entre ses doigts.

TABLEAU XXVII.

Le sombre Pluton sur la terre
Était monté furtivement.
De quelque Nymphe solitaire
Il méditait l'enlèvement.

De loin le suivait son épouse:
Son indifférence est jalouse.
Sa main encor cueillait la fleur.
Qui jadis causa son malheur:
Il renaissait dans sa pensée.
Myrtis passe : il voit ses attraits,
Et la couronne de cyprès
A ses cheveux entrelacée.
Il se prosterne ; d'une main
Elle fait un signe ; et soudain
Remonte sur son char d'ébène.
Près d'elle est assis le berger.
Les coursiers noirs d'un saut léger
Ont déjà traversé la plaine.
Ils volent ; des sentiers déserts
Les conduisent dans les enfers.
Du Styx ils franchissent les ondes:
Caron murmurait vainement;
Et Cerbère sans aboîment
Ouvrait ses trois gueules profondes.
Le berger ne voit point Minos,
Du Destin l'urne redoutable,

D'Alecton le fouet implacable,
Ni l'affreux ciseau d'Atropos.
Avec prudence Proserpine
Le conduit dans un lieu secret,
Où Pluton, admis à regret,
Partage sa couche divine.
Myrtis baise ses blanches mains :
La presse d'une voix émue,
Et la déesse demi-nue
Se penche sur de noirs coussins.
Elle craint un époux barbare :
Le berger quitte le Tartare.
Par de longs sentiers ténébreux
Il remonte, et sa main profane
Ouvre la porte diaphane
D'où sortent les Songes heureux.

TABLAU XXVIII.

Morphée a touché sa paupière;
Elle dort sous l'ombrage frais.
Des Zéphirs l'aile familière
Dévoile ses charmes secrets.
Myrtis vient, ô douce surprise!
« Hier au temple de Vénus,
Dit-il, j'ai fléchi ses refus:
Dérobons la faveur promise....
Non je respecte son sommeil;
J'aurai le baiser du réveil. »
Il voit un bouquet auprès d'elle;
Des roses il prend la plus belle;
Avec adresse, avec lenteur,
Sa main la place sur l'ébène,
Et sa bouche baise la fleur.
Il s'éloigne alors, non sans peine,
Et se cache dans un buisson,

D'où sort un léger papillon.
L'insecte léger voit la rose,
Un moment sur elle se pose,
Puis s'envole, et fuit sans retour.
Myrtis dit tout bas : « C'est l'Amour. »

TABLEAU XXIX.

« Arrêtez, charmante déesse !
Votre main au banquet des cieux,
Verse le nectar, et des dieux
Vous éternisez la jeunesse.
— Il est vrai : dans ma coupe d'or
Tes lèvres trouveront encor
De ce breuvage quelque reste :
Bois donc. — J'ai bu. Quelle chaleur
Pénètre mes sens et mon cœur !
Restez, ô déesse ! — Je reste. »
Il est heureux et ses desirs
Demandent de nouveaux plaisirs.

En riant, la jeune Immortelle
S'échappe, fuit et disparaît.
Le berger en vain la rappelle.
Seul il marche, de la forêt
Il suit les routes ténébreuses;
Et là dans ses bras tour-à-tour
Tombent les maîtresses nombreuses
Qu'un moment lui donna l'amour.
Un moment, bergères, princesses,
Nymphes, bacchantes et déesses,
Reçoivent ses baisers nouveaux,
Puis s'échappent : point de repos;
Du nectar la douce puissance
Soutient sa rapide inconstance.
Ses vœux n'appelaient point Vesta,
Et dans son temple elle resta.
Las enfin, sous le frais ombrage
Il s'assied, et sa faible voix
Implore une seconde fois
L'échansonne au divin breuvage.
Elle vient; à Myrthis encor
Sa main offre la coupe d'or,

Et déja les desirs renaissent.
De son bienfait Hébé jouit;
Sous ses attraits les fleurs s'affaissent;
Plus belle ensuite elle s'enfuit.
Le berger, dont la douce plainte
La poursuit jusque dans les cieux,
Sur le gazon voluptueux
De ses charmes baise l'empreinte,
Et le sommeil ferme ses yeux.

TABLEAU XXX.

Il dort; un baiser le réveille.
O surprise! ô douce merveille!
D'Amours légers environné,
Un char par des cygnes traîné
Dans l'air l'emporte avec vîtesse.
La crainte agite ses esprits;
Mais la belle et tendre déesse
Le rassure par un souris.

Sur des coussins de pourpre fine,
Près de sa maîtresse divine
Il s'assied, d'amour éperdu.
Aussitôt un voile étendu
Forme pour eux un dais utile.
Myrtis, de surprise immobile,
Dans Vénus revoit les appas
Des déesses et des mortelles
Que ses yeux trouvèrent si belles,
Et qui tombèrent dans ses bras.
Elle répond à son silence :
« Je t'aimai long-tems en secret.
Tout est facile à ma puissance ;
Et Vénus de ton inconstance
Fut toujours la cause et l'objet. »
A ces mots, au berger timide
Ses bras d'albâtre sont tendus ;
Par degrés à sa bouche avide
Elle livre ses charmes nus,
Sous les baisers devient plus belle,
Enfin permet tout à Myrtis,
Et lui dit : « Sois aussi fidèle

Et moins malheureux qu'Adonis. »
Consumé d'amour et d'ivresse,
Sur les lèvres de sa maîtresse
Myrtis boit le nectar divin;
Il meurt et renaît sur son sein;
Et cependant le char rapide,
Glissant avec légèreté
Dans l'air doucement agité,
Descend vers les bosquets de Gnide.

CHANSONS

MADÉCASSES,

TRADUITES EN FRANÇAIS.

AVERTISSEMENT.

L'ÎLE de Madagascar est divisée en une infinité de petits territoires qui appartiennent à autant de princes. Ces princes sont toujours armés les uns contre les autres; et le but de toutes ces guerres est de faire des prisonniers pour les vendre aux Européens. Ainsi, sans nous, ce peuple serait tranquille et heureux. Il joint l'adresse à l'intelligence. Il est bon et hospitalier. Ceux qui habitent les côtes se méfient avec raison des étrangers, et prennent

dans leurs traités toutes les précautions que dicte la prudence, et même la finesse. Les Madécasses sont naturellement gais. Les hommes vivent dans l'oisiveté, et les femmes travaillent. Ils aiment avec passion la musique et la danse. J'ai recueilli et traduit quelques chansons qui peuvent donner une idée de leurs usages et de leurs mœurs. Ils n'ont point de vers; leur poésie n'est qu'une prose soignée : leur musique est simple, douce, et toujours mélancolique.

CHANSON PREMIÈRE.

Quel est le roi de cette terre?—Ampanani. —Où est-il?—Dans la case royale.—Conduis-moi devant lui.—Viens tu la main ouverte?—Oui, je viens en ami.—Tu peux entrer.

Salut au chef Ampanani.—Homme blanc, je te rends ton salut, et je te prépare un bon accueil. Que cherches-tu?—Je viens visiter cette terre.—Tes pas et tes regards sont libres. Mais l'ombre descend, l'heure du souper approche. Esclaves, posez une natte sur la terre, et couvrez-la des larges feuilles du bananier. Apportez du riz, du lait, et des fruits mûris sur l'arbre. Avance, Nélahé; que la plus belle de mes filles serve cet étranger. Et vous, ses jeunes sœurs, égayez le souper par vos danses et vos chansons.

CHANSON II.

Belle Nélahé, conduis cet étranger dans la case voisine ; étends une natte sur la terre, Et qu'un lit de feuilles s'élève sur cette natte ; laisse tomber ensuite la *pagne*[1] qui entoure tes jeunes attraits. Si tu vois dans ses yeux un amoureux desir ; si sa main cherche la tienne, et t'attire doucement vers lui ; s'il te dit : Viens, belle Nélahé, passons la nuit ensemble ; alors assieds-toi sur ses genoux. Que sa nuit soit heureuse, que la tienne soit charmante ; et ne reviens qu'au moment où le jour renaissant te permettra de lire dans ses yeux tout le plaisir qu'il aura goûté.

(1) Pièce d'étoffe faite avec les feuilles d'un arbre.

CHANSON III.

Quel imprudent ose appeler aux combats Ampanani ? Il prend sa zagaie armée d'un os pointu, et traverse à grands pas la plaine. Son fils marche à ses côtés ; il s'élève comme un jeune palmier sur la montagne. Vents orageux, respectez le jeune palmier de la montagne.

Les ennemis sont nombreux. Ampanani n'en cherche qu'un seul, et le trouve. Brave ennemi, ta gloire est brillante : le premier coup de ta zagaie a versé le sang d'Ampanani. Mais ce sang n'a jamais coulé sans vengeance ; tu tombes, et ta chûte est pour tes soldats le signal de l'épouvante ; ils regagnent en fuyant leurs cabanes ; la mort les y poursuit encore : les torches enflammées ont déja réduit en cendres le village entier.

Le vainqueur s'en retourne paisiblement, et chasse devant lui les troupeaux mugissans, les prisonniers enchaînés, et les femmes éplorées. Enfans innocens, vous souriez, et vous avez un maître!

CHANSON IV.

AMPANANI.

Mon fils a péri dans le combat.. O mes amis! pleurez le fils de votre chef; portez son corps dans l'enceinte habitée par les morts. Un mur élevé la protège; et sur ce mur sont rangées des têtes de bœuf aux cornes menaçantes. Respectez la demeure des morts; leur courroux est terrible, et leur vengeance est cruelle. Pleurez mon fils.

LES HOMMES

Le sang des ennemis ne rougira plus son bras.

LES FEMMES.

Ses lèvres ne baiseront plus d'autres lèvres.

LES HOMMES.

Les fruits ne mûrissent plus pour lui.

LES FEMMES.

Ses mains ne presseront plus un sein élastique et brûlant.

LES HOMMES.

Il ne chantera plus étendu sous un arbre à l'épais feuillage.

LES FEMMES.

Il ne dira plus à l'oreille de sa maîtresse : Recommençons, ma bien-aimée !

AMPANANI.

C'est assez pleurer mon fils ; que la gaîté succède à la tristesse : demain peut-être nous irons où il est allé.

CHANSON V.

MÉFIEZ-VOUS des blancs, habitans du rivage. Du tems de nos pères, des blancs descendirent dans cette île; on leur dit: Voilà des terres; que vos femmes les cultivent. Soyez justes, soyez bons, et devenez nos frères.

Les blancs promirent, et cependant ils faisaient des retranchemens. Un fort menaçant s'éleva; le tonnerre fut renfermé dans des bouches d'airain; leurs prêtres voulurent nous donner un Dieu que nous ne connaissons pas; ils parlèrent enfin d'obéissance et d'esclavage: plutôt la mort! le carnage fut long et terrible; mais, malgré la foudre qu'ils vomissaient, et qui écrasait des armées entières, ils furent tous exterminés. Méfiez-vous des blancs.

Nous avons vu de nouveaux tyrans, plus forts et plus nombreux, planter leur pavillon sur le rivage : le ciel a combattu pour nous; il a fait tomber sur eux les pluies, les tempêtes et les vents empoisonnés. Ils ne sont plus, et nous vivons, et nous vivons libres. Méfiez-vous des blancs, habitans du rivage.

CHANSON VI.

AMPANANI.

Jeune prisonnière, quel est ton nom ?

VAÏNA.

Je m'appelle Vaïna.

AMPANANI.

Vaïna, tu es belle comme le premier rayon du jour. Mais pourquoi tes longues paupières laissent-elles échapper des larmes ?

VAÏNA

O roi ! j'avais un amant.

AMPANANI.

Où est-il?

VAÏNA.

Peut-être a-t-il péri dans le combat, peut-être a-t-il dû son salut à la fuite.

AMPANANI.

Laisse le fuir ou mourir; je serai ton amant.

VAÏNA.

O roi! prends pitié des pleurs qui mouillent tes pieds!

AMPANANI.

Que veux-tu?

VAÏNA.

Cet infortuné à baisé mes yeux, il a baisé ma bouche, il a dormi sur mon sein; il est dans mon cœur, rien ne peut l'en arracher...

AMPANANI.

Prends ce voile et couvre tes charmes. Achève.

VAÏNA.

Permets que j'aille le chercher parmi les morts, ou parmi les fugitifs.

AMPANANI.

Va, belle Vaïna. Périsse le barbare qui se plaît à ravir des baisers mêlés à des larmes!

CHANSON VII.

Zanhar et Niang ont fait le monde. O Zanhar! nous ne t'adressons pas nos prières: à quoi servirait de prier un Dieu bon? C'est Niang qu'il faut appaiser. Niang, esprit malin et puissant, ne fais point rouler le tonnerre sur nos têtes; ne dis plus à la mer de franchir ses bornes; épargne les fruits naissans; ne dessèche pas le riz dans sa fleur; n'ouvre plus le sein de nos femmes pendant les jours malheureux, et ne force point une mère à noyer ainsi l'espoir de ses vieux ans. O Niang! ne détruis pas tous les bienfaits de Zanhar. Tu règnes sur les méchants; ils sont assez nombreux: ne tourmente plus les bons.

CHANSON VIII.

Il est doux de se coucher durant la chaleur sous un arbre touffu, et d'attendre que le vent du soir amène la fraîcheur.

Femmes, approchez. Tandis que je me repose ici sous un arbre touffu, occupez mon oreille par vos accens prolongés ; répétez la chanson de la jeune fille, lorsque ses doigts tressent la natte, ou lorsqu'assise auprès du riz, elle chasse les oiseaux avides.

Le chant plaît à mon ame ; la danse est pour moi presque aussi douce qu'un baiser. Que vos pas soient lents, qu'ils imitent les attitudes du plaisir et l'abandon de la volupté.

Le vent du soir se lève ; la lune commence à briller au travers des arbres de la montagne. Allez, et préparez le repas.

CHANSON IX.

Une mère traînait sur le rivage sa fille unique, pour la vendre aux blancs.

O ma mère! ton sein m'a portée; je suis le premier fruit de tes amours: qu'ai-je fait pour mériter l'esclavage? j'ai soulagé ta vieillesse; pour toi j'ai cultivé la terre; pour toi j'ai cueilli des fruits; pour toi j'ai fait la guerre aux poissons du fleuve; je t'ai garantie de la froidure; je t'ai portée durant la chaleur, sous des ombrages parfumés; je veillais sur ton sommeil, et j'écartais de ton visage les insectes importuns. O ma mère, que deviendras-tu sans moi? L'argent que tu vas recevoir ne te donnera pas une autre fille; tu périras dans la misère, et ma plus grande douleur sera de ne pouvoir te secourir. O ma mère! ne vends point ta fille unique.

Prières infructueuses! elle fut vendue, chargée de fers, conduite sur le vaisseau; et elle quitta pour jamais la chère et douce patrie.

CHANSON X.

Où es-tu, belle Yaouna? le roi s'éveille, sa main amoureuse s'étend pour caresser tes charmes: où es-tu, coupable Yaouna? Dans les bras d'un nouvel amant, tu goûtes des plaisirs tranquilles, des plaisirs délicieux. Ah! presse toi de les goûter; ce sont les derniers de ta vie.

La colère du roi est terrible. — Gardes, volez, trouvez Yaouna et l'insolent qui reçoit ses caresses.

Ils arrivent nus et enchaînés: un reste de volupté se mêle dans leurs yeux à la frayeur.

Vous avez tous deux mérité la mort, vous

la recevrez tous deux. Jeune audacieux, prends cette zagaie, et frappe ta maîtresse.

Le jeune homme frémit; il recula trois pas, et couvrit ses yeux avec ses mains. Cependant la tendre Yaouna tournait sur lui des regards plus doux que le miel du printemps, des regards où l'amour brillait au travers des larmes. Le roi furieux saisit la zagaie redoutable, et la lance avec vigueur. Yaouna frappée chancelle; ses beaux yeux se ferment, et le dernier soupir entr'ouvre sa bouche mourante. Son malheureux amant jette un cri d'horreur: J'ai entendu ce cri; il a retenti dans mon ame, et son souvenir me fait frissonner. Il reçoit en même temps le coup funeste, et tombe sur le corps de son amante.

Infortunés! dormez ensemble, dormez en paix dans le silence du tombeau.

CHANSON XI.

Redoutable Niang ! pourquoi ouvres-tu mon sein dans un jour malheureux ?

Qu'il est doux le souris d'une mère, lorsqu'elle se penche sur le visage de son premier-né ! Qu'il est cruel l'instant où cette mère jette dans le fleuve son premier-né, pour reprendre la vie qu'elle vient de lui donner ! Innocente créature ! le jour que tu vois est malheureux ; il menace d'une maligne influence tous ceux qui le suivront. Si je t'épargne, la laideur flétrira tes joues, une fièvre ardente brûlera tes veines, tu croîtras au milieu des souffrances ; le jus de l'orange s'aigrira sur tes lèvres ; un souffle empoisonné desséchera le riz que tes mains auront planté ; les poissons reconnaîtront et fuiront tes filets ; le baiser de ton amante sera froid et sans

douceur; une triste impuissance te poursuivra dans ses bras; meurs, ô mon fils! meurs une fois, pour éviter mille morts. Nécessité cruelle! redoutable Niang!

CHANSON XII.

Nahandove, ô belle Nahandove! l'oiseau nocturne a commencé ses cris, la pleine lune brille sur ma tête, et la rosée naissante humecte mes cheveux. Voici l'heure : qui peut t'arrêter, Nahandove, ô belle Nahandove? Le lit de feuilles est préparé; je l'ai parsemé de fleurs et d'herbes odoriférantes, il est digne de tes charmes, Nahandove, ô belle Nahandove!

Elle vient. J'ai reconnu la respiration précipitée que donne une marche rapide, j'entends le froissement de la pagne qui l'enveloppe: c'est elle, c'est Nahandove, la belle Nahandove!

Reprends haleine, ma jeune amie; reposetoi sur mes genoux. Que ton regard est enchanteur, que le mouvement de ton sein est vif et délicieux sous la main qui le presse! Tu souris, Nahandove, ô belle Nahandove!

Tes baisers pénètrent jusqu'à l'ame; tes caresses brûlent tous mes sens : arrête, ou je vais mourir. Meurt-on de volupté, Nahandove, ô belle Nahandove?

Le plaisir passe comme un éclair; ta douce haleine s'affaiblit, tes yeux humides se referment, ta tête se penche mollement, et tes transports s'éteignent dans la langueur. Jamais tu ne fus si belle, Nahandove, ô belle Nahandove!

Que le sommeil est délicieux dans les bras d'une maîtresse! moins délicieux pourtant que le réveil. Tu pars, et je vais languir dans les regrets et les desirs; je languirai jusqu'au soir; tu reviendras ce soir, Nahandove, ô belle Nahandove!

GODDAM!

POÈME EN QUATRE CHANT.

FRIMAIRE AN XII.

PROLOGUE,

Sur l'air : *De la baronne.*

Pour une orange
L'Angleterre entière est debout.
Je plains cette imprudence étrange.
Peut-on faire ainsi son va-tout
Pour une orange.

La fleur d'orange
Vous plaît trop, messieurs les Anglais.
Le plus froid cerveau se dérange,
Quand on respire avec excès
La fleur d'orange.

Le jus d'orange
Pour vos estomacs n'est pas bon.
Vous l'altérez par le mélange ;
Et le *porter* change en poison
Le jus d'orange.

Dans une orange
Les sorciers lisent l'avenir :
Un devin des rives du Gange
Vous a vu décroître et finir
Dans une orange.

D'autres oranges
Aux maltaises succéderont :
Bientôt nos guerrières phalanges,
Sans les compter, vous enverront
D'autres oranges.

GODDAM!

POÈME.

CHANT PREMIER.

Je vais chanter... Non, messieurs, je me trompe;
Ce vieux début à pour moi trop de pompe;
Je vais siffler, sur un air de Handel,
Quelques héros de l'autique Angleterre,
Leur souverain, son audace guerrière,
Et de ses fils le laurier immortel.
 Approchez donc, déesse de mémoire,
Vous en manquez souvent et de l'histoire
En maint endroit le texte est effacé;
Mais le présent nous dira le passé.
 Vous qui savez qu'un long sommeil paisible
Rend à l'amour une heureuse vigueur;
Et qu'au réveil l'époux le moins sensible

Des doux desirs retrouve la chaleur,
Plaignez Harold, sur-tout plaignez Gizène.
Ouvrant les yeux, ce roi dit à sa reine :
« Goddam ! » Tout bas la reine dit au roi :
« Pourquoi jurer ? Il vaudrait mieux...—Pourquoi ?
C'est qu'en jurant la bile s'évapore.
—Vous en avez ?—Beaucoup ; j'ai mal dormi.
—Et moi trop bien : il fallait mon ami...
—Guerre aux Français ! guerre mortelle !—Encore ?
Et les traités nous les avons rompus.
—Déja ?—Trop tard.—A peine ils sont conclus.
On va d'impôts écraser le royaume.
—John Bull [1] paîra.—Que nous ont fait Guillaume
Et ses Normands ?—Ne sont-ils pas Français ?
—Et nous, monsieur, nous sommes trop Anglais.
Au loin notre or va soudoyer les crimes,
Les vils complots et la rebellion ;
Nos alliés deviennent nos victimes ;
Rien n'est sacré pour notre ambition....
—Je veux les mers ; je les veux sans partage.

(1) Jean bœuf, le peuple.

— Vous battrez-vous ? — Fi donc ! j'ai du courage,
Mais je suis roi : je compte sur mes fils.
Ils laisseront la taverne et la chasse ;
Et je prendrai si j'en crois leur audace,
Bordeaux, Dijon, Rheims, et même Paris.
— Tâchons plutôt de rester où nous sommes.
Guillaume est jeune, intrépide. — Il ne peut
Franchir nos mers. — Il peut tout cequ'il veut.
— J'en conviendrai ; ces Français sont des hommes
Expéditifs ; point de momens perdus.
— Vous étiez homme aussi. — N'en parlons plus. »
Après ces mots, qu'en bâillant il achève,
Le grand Harold pompeusement se lève,
Signe trois bils, rit avec ses valets,
Et d'une chasse ordonne les apprêts.
Mais Iuepton son chancelier fidèle,
Triste, s'avance. « Eh bien, quelle nouvelle ?
Lui dit le roi. — Sire, un conseil secret
Est convoqué. — Qu'il attende ; je chasse.
— Il est urgent ; Guillaume vous menace,
Et d'une attaque il montre le projet ;
Ses ports sont pleins. — Quel excès d'insolence !

Vîte au conseil exterminons la France. »
Pâle de peur, et de jactance enflé,
L'aréopage est déja rassemblé.
Environnés de nuages humides,
Sur lui planaient les Gnomes et Gnomides
Dont il chérit le pouvoir protecteur,
L'adroit Robbing [1], Chéat [2] sa fidelle sœur,
L'insolent Pride [3], et Flight [4] prompte et légère,
Souvent utile aux braves d'Angleterre,
D'autres encor chargés d'emplois divers,
Et dont les noms fatigueraient mes vers.
Les fils du roi, Cambrid, Erland, Ansclare,
Tenk, et Dolpha, de ce conseil bizarre
Sont les Sully : Kyor, l'aîné de tous,
Ambitieux sous un air sage et doux,
Partit la veille, et rassemble l'armée.
Sa majesté, de courroux enflammée,
Entre au conseil en s'écriant : « Je veux....
Je ne veux rien ; délibérez, j'écoute. »

(1) Vol. (2) Fourberie.
(3) Orgueil. (4) Fuite.

ANSCLARE.

Vos ennemis vous menacent : chez eux
Il faut porter le ravage.

LE ROI.

Sans doute.

ANSCLARE.

Confiez-moi deux cents vaisseaux.

LE ROI.

Prends-les.

ANSCLARE.

J'embarquerai, j'armerai ces Français
De leur pays bannis par l'injustice,
Et que nourrit votre bonté propice.

LE ROI.

Oui ; leur aspect fatigue mes sujets.

CAMBRID.

A mes talens confiez la milice.

LE ROI.

Va l'inspecter, et que Dieu la bénisse.

TENK.

Sire, il est tems que je sois général.

LE ROI.

Rien de plus juste.

ERLAND.

Et moi, contre-amiral.

LE ROI.

Très-volontiers.

DOLPHA.

Je mérite et demande
Un régiment.

LE ROI.

La faveur n'est pas grande.

INEPTON.

Pour acheter les voix du parlement,
Sire, il faudra deux cent mille guinées.

LE ROI.

C'est trop payer, goddam!

INEPTON.

Dans ce moment
Tout renchérit; et les autres années
Coûteront moins.

LE ROI.

Soit : venons aux Français.

INEPTON.

L'heureux Guillaume a de vastes projets.
Si de l'Irlande il touche le rivage,
Vous la perdez. Il peut après....

LE ROI.

J'enrage.
De l'arrêter trouvez donc le moyen.

ALMOSTHALL.

L'assassinat.

WANDYM.

Moi , j'en propose un autre
Moins hasardeux , le poison.

LE ROI.

Et le vôtre ,
Lord Georgepit ?

GEORGEPIT.

C'est l'incendie.

LE ROI.

Eh bien ,
Délibérez encore ; je vous laisse ,
Et veux les mers ; écrivez ce mot-là.
Messieurs mes fils , il faut à la princesse

Un prompt hymen : le plus brave l'aura. »
  Cette princesse était la jeune Énide,
Belle, et de plus seul rejeton des rois
A qui l'Irlande obéit autrefois,
Et qu'a frappés le poignard homicide.
Les fils d'Harold sollicitent son choix ;
Mais de Guillaume elle chérit le frère,
Le jeune Ernest, et lui promit sa main.
Vaine promesse ; à Londres prisonnière,
Le seul Harold réglera son destin.
Loin d'elle Ernest entraîné par la guerre
Peut l'oublier ; une autre pourra plaire ;
Et ce penser redouble son chagrin.
La bonne Alix, qui soigna son enfance,
Veut dans son cœur ramener l'espérance :
« Le ciel est juste ; il vous doit son secours.
Vous le savez ; le roi, trompé toujours,
A pour ses fils une aveugle tendresse :
Ils briguent tous votre hymen ; sa faiblesse
Craindra long-tems de prononcer entre eux.
La guerre éclate, et Guillaume peut-être
Bientôt ici pourra parler en maître.

Espérez donc un destin plus heureux. »
Guillaume alors préparait sa vengeance.
Il réunit l'audace et la prudeuce.
Infatigable, ennemi du repos,
Il est par-tout, et par-tout sa présence
Porte la vie : il presse les travaux ;
De ses soldats il fait des matelots ;
Son regard seul punit ou récompense,
Et ce regard enfante les héros.
Au haut des airs dans un brillant nuage,
Sont réunis ces premiers paladins,
Francs et loyaux, terreur des Sarrasins,
Toujours armés contre le brigandage,
Le fier Roland, Oton, Astolphe, Ogier,
Roger, Renaud, Bradamante, Olivier,
Dans les combats prodigues de leur vie,
Et dont le sang coula pour leur patrie.
Ils souriaient à leur postérité.
Au milieu d'eux la Sylphide Hilarine
Levait son front éclatant de beauté.
Connaissez-vous son heureuse origine ?
Devant le dieu qu'adoraient les guerriers,

Dans un vallon où la Seine serpente,
Vénus fuyait : à ses yeux se présente
Un lit de fleurs, de pampre, et de lauriers.
Ce lit champêtre, un amant qui la presse,
Le demi-jour qui précède la nuit,
A s'arrêter invitaient la déesse :
De cet amour Hilarine est le fruit.
Elle promet le plaisir et la gloire.
Elle est debout, une lance à la main ;
Un demi-casque orne son front serein ;
Et les Français la nomment la Victoire.
Dans l'ombre assis, froid et silencieux,
Le Gnome Spleen, noir enfant de la terre,
Dont le pouvoir asservit l'Angleterre,
Voit la Sylphide, et détourne les yeux.
L'imprudent Pride en jurant le rassure,
Dans tous les cœurs il souffle un fol espoir,
A chaque bouche il commande l'injure,
Et de la haine il a fait un devoir.
Des gentlemen la troupe enorgueillie,
Dans la débauche et loin des camps nourrie,
Reçoit du Gnome un courage imprévu,

Achète un sabre, et croit avoir vaincu.
Dans la taverne ils entrent en tumulte.
Les fils d'Harold arrivent triomphans.
Noble triomphe! A nos guerriers absens
Ils prodiguaient les défis et l'insulte.
Pour augmenter le bruit et le fracas,
Triste plaisir des gens qui n'en ont pas,
Viennent alors quelques nymphes galantes,
D'un brusque amour victimes indolentes.
Le lourd pudding et le sanglant rost-beef,
Les froids bons mots, la licence grossière,
Quelques éclats d'un rire convulsif
Toujours suivi du silence, la bière
Qu'à chaque bouche offre le même verre,
De ce banquet aux assiettes fatal,
Font un dîner vraiment national.
Puis au dessert coulent en abondance
Le jus d'Aï, le nectar bordelais;
Et ces messieurs, ivres des vins de France,
Hurlent un toast à la mort des Français.

CHANT SECOND.

Deux cents vaisseaux fendent l'humide plaine.
Le prince Ansclare, à la gloire volant,
A nos pêcheurs livre un combat brillant,
Puis près de Dieppe il aborde sans peine.
Tous ses Français bravent la mort certaine,
Et sur la rive ils sautent les premiers.
Quelques Anglais descendent les derniers.
Ceux là bientôt dans le pays s'avancent,
Du villageois rassurent la frayeur;
Mais par la haine emportés, ils s'élancent
Sur le soldat que cherche leur fureur.
L'Anglais, moins prompt, et qui toujours calcule,
Visite au loin maisons, fermes, châteaux,
Taxe le pauvre, et pille, sans scrupule,
Saisit l'argent, les bons vins, les troupeaux,
Et, qui mieux est, des femmes et fillettes,

De tous états soit nobles, soit grisettes :
De ce butin il charge ses vaisseaux.
Mais les Français, dont l'aveugle courage
Voulait cueillir un laurier criminel,
Bientôt vaincus regagnent le rivage.
Que fait alors l'Anglais lâche et cruel ?
De ses vaisseaux il leur défend l'approche,
A ce refus ajoute le reproche,
Les rends au flots, sur eux lance des traits,
Et part, tout fier de ce double succès.
Dans Albion, cette nouvelle heureuse
Bientôt circule. Une fête pompeuse
Au Ranelagh se prépare à grands frais :
Le mois passé l'on y fêta la paix,
Chacun y va promener sa tristesse.
Voyez entrer cette riche duchesse.
Belle toujours dans une élection,
Heureux qui peut l'avoir pour champion !
Dans les cafés, dans les clubs, sur la place,
Elle se montre ; et pérore avec grace,
Chez les votans passe, repasse encor,
Et le nommant d'une voix familière,

Au savetier elle offre un pot de bière!
Ses blanches mains, et sa bouche et son or.
Voyez plus loin cette nymphe galante,
Dans son maintien si grave et si décente.
Elle connaît comme un ambassadeur
La politique et ses profonds mystères,
Et vit tramer le complot qui naguères
Fit chez les morts descendre un empereur.
Remarquez-vous ces beautés? rien n'égale
De leurs yeux bleus la douceur virginale.
Mais ces yeux bleus dévorent les romans.
Ces vierges donc, et leurs jeunes amans,
Devers l'Écosse ont préparé leur fuite;
Et là, malgré le refus paternel,
Ils s'uniront d'un lien solennel.
Tranquillement ils reviendront ensuite.
En France, hélas! cette mode est proscrite.
Ces beaux salons, ces lustres, ces concerts,
Des diamans le brillant étalage.
Ce grand concours, ces costumes divers,
Plaisent d'abord; mais sur chaque visage
On voit empreint l'ennui silencieux.

Le Gnome Spleen a soufflé sur ces lieux.
Pour le souper la foule se partage;
Et tout-à-conp circule un bruit fâcheux :
« La sombre nuit, et les vents et l'orage,
Ont protégé Guillaume et ses soldats :
Deux corps nombreux, après quelques combats,
De l'Angleterre ont touché le rivage. »
A ce récit, se lèvent à la fois
Tous les soupeurs, et muette est leur crainte.
Le Gnome Pride, errant dant cette enceinte,
Du lord Mora prend les traits et la voix.
«Eh bien Guillaume enfin va nous connaître,
Dit il; soupons; Kyor s'est avancé
Pour le combatre; et par Cambrid peut-être
Le jeune Ernest est déja repoussé;
Soupons. « Chacun se rassied sans mot dire,
Et l'appétit sur les lèvres expire.

Loin d'eux Kyor appelle nos regards.
De tous côtés ses phalanges guerrières
Livrent aux vents ses jeunes étendards.
Vous le savez, ces flottantes bannières
Au temps jadis au lieu des léopards,

Offraient aux yeux l'emblême des renards.
Au premier rang sont les auxiliaires,
Les Ecossais, dans les rochers nourris,
Q'Albion paie, et voit avec mépris.
A ses héros ce rempart est utile.
Au premier choc il résiste immobile,
Et des Français il repousse l'ardeur.
Guillaume vole, et se place à leur tête:
Contre une digue avec moins de fureur
Fondent les flots qu'irrite la tempête.
De toutes parts le glaive ouvre les rangs.
Au bruit confus des casques qui gémissent,
Des traits lancés qui soudain rebondissent,
Des fers brisés, des javelots sifflans,
Se mêle alors le long cri des mourans.
Entendez-vous la fanfare guerrière?
Vainqueurs, vaincus, par ces sons excités,
Bravent la lance, et la flèche et la pierre;
Et du coursier les pieds ensanglantés
Les couvrent tous d'une épaisse poussière.
Planant dans l'air, les paladins français
Chez leurs neveux retrouvent leur vaillance

Et leurs exploits : des Gnomes inquiets
Vers eux le groupe avec crainte s'avance.
Cheat leur demande et leur offre la paix :
Son air est faux, sa voix trompeuse et douce.
Robbing la suit, et son avidité
Veut de commerce obtenir un traité.
Un rire amer aussitôt les repousse.
Pride indigné lève en jurant son bras.
Nos chevaliers l'attendent ; il s'arrête,
Menace encore, fait en arrière un pas,
Puis deux, et fuit sans retourner la tête.

Les Écossais, de tous côtés rompus,
De sang couverts, avec gloire vaincus,
En reculant conservent leur courage.
L'Anglais soudain les repousse au carnage.
« Lâches, dit-il, pourquoi donc fuyez-vous ?
Nous vous payons, ainsi mourez pour nous. »
Ces bras levés, ce barbare langage,
Des Écossais ont allumé la rage :
Sur leurs tyrans ils courent furieux.
Ceux-ci, malgré leur dépit orgueilleux,
En combattant méditent leur retraite ;

Et les Français achèvent leur défaite.
Sur un coursier qu'on nomme *King Pepin* (1),
Kyor s'enfuit, vole, et sur son chemin
Aux laboureurs laisse des ordres sages.
« Abandonnez vos champêtres travaux,
Leur disait-il ; égorgez vos troupeaux,
Brûlez vos bois, vos granges, vos villages ;
Et que vos champs de richesses couverts,
Pour l'ennemi se changent en déserts. »
Chacun riait de ces ordres étranges,
Chez lui demeure, et conserve ses granges.
« Vils Écossais! j'aurais vaincu sans eux,
Disait Kyor fuyant avec vîtesse,
Avec dépit, moins brave et plus heureux,
Cambrid sans doute obtiendra la princesse. »
Cambrid, tout fier de ses nombreux soldats,
Du jeune Ernest a juré le trépas,
Et prodiguait les paroles altières.
Stonhap survient, et lui dit : « De la paix
Vous auriez dû conserver les bienfaits :

(1) Le roi Pepin.

A mon pays ils étaient nécessaires.
Mais nos dangers doivent nous réunir.
J'ai donc armé ces braves volontaires;
Comme leur chef ils sauront obéir. »
Le noble duc, après un long silence,
Répond enfin avec indifférence :
« Le roi pour lui vous permet de mourir. »
Il voit alors l'ennemi qui s'avance;
Son front pâlit, et pourtant sa jactance
A ses guerriers répète ce discours :
« Amis, mon bras protégera vos jours;
Du premier coup je briguerai la gloire;
Au premier rang vous me verrez toujours.
Suivez-moi donc; je marche à la victoire. »
Il dit, et Flight, qu'il appelle en secret,
De son coursier tourne aussitôt la bride,
Pique les flancs : le vent est moins rapide;
Comme un éclair il passe et disparaît.
Vous concevez des soldats la surprise?
Quoi! disait-on, ils évitent les coups,
Ces beaux messieurs? Le combat est pour nous,
Et le succès pour eux? Quelle sottise! »

Après ces mots on doit fuir, et l'on fuit,
Et faiblement le Français les poursuit.
Le seul Stonhap, intrépide et fidèle,
A nos guerriers oppose sa valeur,
Soutient leur choc, recule sans frayeur,
Sauve sa troupe et s'éloigne avec elle.
Le prince Ansclare à Londres conduisait
Tous ses forbans et son heureuse proie.
Dans ses regards sont l'orgueil et la joie.
Amant d'Enide, en lui-même il disait :
Elle est à moi ! Mais l'espoir l'abusait.
L'or et les vins tentent sa troupe avide.
Lâche au combat, au pillage intrépide,
A ce desir elle succombe enfin.
Mais le moyen de régler le partage ?
Sur le convoi chacun porte la main.
Rapidement une rixe s'engage,
Et tous alors boxent avec courage.
Leur général crie et menace en vain ;
En vain il frappe, il assome, il renverse.
Ainsi des chiens l'acharnement glouton
Brave les cris, les fouets et le bâton.

Mais un seau d'eau tout à coup les disperse.
Le jeune Ernest, suivi d'un escadron,
Chassait alors la fuyante milice;
Et son aspect fut le seau d'eau propice
Qui dispersa les brigands d'Albion.

CHANT TROISIÈME.

Vous perdez donc l'Irlande ? dit la reine.
— Mon chancelier me l'avait bien prédit,
Répond Harold. Quel homme! que d'esprit!
— Pourtant l'Irlande a secoué sa chaîne.
Prédire est bon, mais prévenir vaut mieux.
Il faut du moins qu'au mal on remédie.
Le pourra-t-on ? L'Angleterre envahie
Veut tous vos soins, et les séditieux....
— « Heureux, *my dear* [1], heureux le gentillâtre
Qui, sans rival sur son étroit théâtre,
Fouette son lièvre et parfois ses vassaux,
Et du village est ainsi le héros!
Lorsque la pluie au gibier favorable,
Trouble sa chasse, il revient en sifflant,

(1) Ma chère.

Dîne et s'énivre, et, renversant la table,
Il bat sa femme et lui fait un enfant. »
Votre discours a du bon, dit Gizène,
Et du mauvais. Harold ne l'entend pas.
Les yeux baissés, rêveur il se promène;
Puis il ajoute avec un long hélas;
« Heureux encor le marchand pacifique
Fumant sa pipe au fond de sa boutique!
Il craint sa femme et son ton arrogant;
De la maison il lui laisse l'empire,
Au moindre signe obéit sans mot dire,
Et vit ainsi cocu, battu, content. »
— Bien, dit la reine, et jamais la sagesse
N'a mieux parlé; mais l'Irlande? — Ma foi,
Je l'abandonne. — Il faudrait mieux, je crois,
Régler enfin l'hymen de la princesse.
— Oui; mais nos fils sont rivaux et jaloux:
Lequel choisir? — Laisser parler Enide.
— Non; sa fierté les refuserait tous.
— Il faut pourtant... — Qu'une course en décide.
Enide apprend cet arrêt, et ses pleurs
Semblent au ciel reprocher ses malheurs.

Elle disait : « Pour moi plus d'espérance.
Dès le berceau j'ai connu le chagrin,
Et d'un seul mot on fixe mon destin;
Je dois souffrir, et souffrir en silence.
Mais cet hymen pourra-t-il s'accomplir ?
Quoi ! dans ces lieux je traînerais ma vie !
Aux oppresseurs de ma triste patrie
Je m'unirais ! non, non ; plutôt mourir.
Sensible Ernest, dans le fracas des armes,
De ton amie on te dira le sort.
En vain sur moi tu verseras des larmes ;
Je dormirai dans le sein de la mort. »
Sur ce héros l'invisible Sylphide
Veille avec soin. A l'Anglais trop avide
Il enleva le convoi précieux,
L'or et les vins, et ces filles jolies
Traîtreusement près de Dieppe ravies.
Un bois épais se présente à ses yeux.
L'oiseau fuyait son feuillage immobile :
Du Gnome Spleen c'est l'ordinaire asile.
Plusieurs Français de leur route écartés,
D'autres cherchant quelque douce aventure

Étaient entrés dans la forêt obscure,
Et par un charme ils y sont arrêtés.
Non sans dessein, la Sylphide guerrière
Du jeune Ernest y conduisait les pas.
Il marche donc suivi de ses soldats.
Leurs chants joyeux du Gnome solitaire
Frappent l'oreille : il se lève à ce bruit
D'un noir manteau se couvre, écoute encore,
Ouvre ses yeux qu'importune l'aurore,
Voit Hilarine, et plus triste s'enfuit.
Ernest alors dans la forêt s'avance.
Avec surprise il contemple un Anglais
Chargés d'honneurs, nageant dans l'opulence :
Titres, cordons, pouvoirs, nombreux valets,
Adroits flatteurs, bons repas, femme aimable,
Il avait tout un lacet secourable
De tant de maux le délivre à jamais.
Un jeune amant, plus loin avec tristesse,
Dans un bosquet aborde sa maîtresse,
Et pour sourire il fait un vain effort.
Sans dire un mot il promène la belle;
Sans dire un mot il s'assied auprès d'elle;

Sans dire un mot il boit, fume, et s'endort.
Passe un mari qui, froid et sans colère,
Tient par la main celle qui lui fut chère,
Et qui long-tems fit seule son bonheur,
Tout en vantant sa vertu, sa douceur,
Pour deux schelings et quatre pots de bière
Il veut la vendre : arrive un acheteur
Qui la marchande, et la trouve un peu chère.
Un autre dit : « Enfin elle est à moi.
O doux délire ! ô volupté suprême !
Elle est à moi. Mais le bonheur extrême
Ne peut durer ; tout change ; cette loi
Seule est constante : enfin la jouissance
Refroidira nos cœurs et nos desirs ;
Et le dégoût suivra l'indifférence,
Comment alors supporter l'existence ?
Mourons, mourons au comble des plaisirs. »
Du Gnome Spleen la maligne influence
Sur les Français agit moins puissamment.
Point de lacets, de poignards ; seulement
De noirs pensers, de l'ennui, du silence.
Ils écrivaient ; mais, hélas ! quels écrits !

Ils entassaient dans leurs tristes récits:
Les vieux donjons et les nones sanglantes,
Les sots geoliers, les grilles, les cachots,
Des ravisseurs de Lucrèces galantes,
De grands malheurs et des crimes nouveaux,
Des clairs de lune, et puis les crépuscules,
Et puis les nuits, des diables, des cellules,
De longs sermons, des amans sans amour,
Des spectres blancs, des tombeaux, une église,
Tout le fatras enfin et la sottise
Renouvelés dans les romans du jour.
Les chants galans mêlés aux chants de guerre,
Les vins mousseux, les normandes beautés,
A ces Français par le Gnome enchantés
Rendent soudain leur premier caractère.
Le romancier rit de ses grands hélas,
Et tous ensemble ils volent aux combats.
D'un fort château placé sur leur passage
La résistance irrite leur courage.
Les assiégés, du haut de leurs crénaux,
Lancent la mort, la mort inévitable;
Mais le Français, de frayeur incapable,

Brave gaîment le vol des javelots.
Contre le mur sa main impatiente
Déjà dressait l'échelle menaçante;
L'Anglais se rend pour conserver ses jours,
Livre le fort, et s'éloigne avec crainte.
Du noir cachot creusé dans cette enceinte
Sortent alors des gémissemens sourds:
On ouvre, on voit sous cette voûte impure
Deux cents Français enchaînés, presque nus,
Que tourmentaient la faim et la froidure,
Pâles, mourans, dans la fange étendus.
A cet aspect d'abord même silence,
Puis même cri: Poursuivons-les; vengeance!
Dans Londres alors les six princes rivaux,
Jockeys légers, pour disputer Enide
Ont préparé leurs rapides chevaux.
Le roi lui-même à la course préside.
Sur des gradins se placent les seigneurs,
Des gentlemen la brigade si fière,
Marchands, courtiers, et filoux et boxeurs,
Femmes, enfans, enfin la ville entière.
Mais du combat le prix noble et charmant,

La belle Enide en son appartement
Voulut rester : à la mort résolue,
De ce tournois elle craint peu l'issue.
De tous côtés s'arrangent les paris.
L'espoir, le doute, agitent les esprits.
Les six rivaux s'élancent dans l'arène,
Et de la voix animant leurs coursiers,
Souples, debout sur leurs courts étriers,
Le cou tendu, touchant la selle à peine,
Au même instant ils arrivent au but.
L'heureux Harold sourit à leur adresse;
Le courtisan, enviant leur vitesse,
Claqua des mains, et le peuple se tut.
Tous sont vainqueurs, et le prix est unique :
Quel embarras ! Le roi leur dit : Boxez.
Ils rechignaient ; la course est pacifique,
Mais non la boxe. « Eh quoi ! vous balancez ?
Ajoute Harold. » Enfin donc ils se placent,
De loin toujours s'observent, se menacent,
Parent les coups qu'on ne leur porte pas,
Frappent l'air seul, et long-tems divertissent
Les gens grossiers qui riaient aux éclats.

Les courtisans de rechef applaudissent.
« Vous boxez tous avec même talent,
Leur dit Harold ; il faut finir pourtant :
Les coqs! les coqs! » On les cherche, ils paraissent,
Armés soudain de piquans éperons,
Des six héros ils reçoivent les noms,
Et fièrement sur leurs ergots se dressent.
Mais tout-à-coup ces dignes champions
Baissent la queue, et légers ils s'échappent.
Sous les gradins les princes les rattrapent.
Au bruit du fifre et des aigres clairons,
On les ramène au combat : plus poltrons,
Leur fuite prompte excite un nouveau rire.
Qu'avaient-ils donc? Puisqu'il faut vous le dire,
Ces coqs, messieurs, n'étaient que des chapons.
Des cris de peur alors se font entendre :
Un revenant! un démon! un Français!
Où donc, où donc? Là bas, dans le palais.
Est-il seul? Oui. Tout vif il faut le prendre. »
De ce tumulte, impatient lecteur,
Dans l'autre chant vous connaîtrez l'auteur.

CHANT QUATRIÈME.

Tandis qu'Ernest à la troupe ennemie
Fait expier son lâche assassinat,
Passe un guerrier étranger au combat,
Et dont la voix fièrement le défie.
Il lui répond plus fièrement encor,
Vers lui s'avance, et sur son casque d'or
Au même instant reçoit un coup terrible.
Le feu jaillit du cimier fracassé,
Et sur la croupe Ernest est renversé.
Il se relève, et dans le bois paisible
Poursuit l'Anglais qui fuit rapidement.
« Attends, dit-il, attends donc un moment.
Quoi ce coup seul suffit à ton courage ? »
Il parle, il vole, et sous l'obscur ombrage
Il s'enfonçait. L'Anglais subitement
Vers lui se tourne : Ernest frappé chancelle;

La bride fuit ses doigts ; son front pâlit,
Et va toucher le pommeau de la selle.
Sur l'étrier bientôt il s'affermit ;
Mais l'inconnu que son glaive menace
Était bien loin : il suit toujours sa trace,
Et sa surprise égale son dépit.
L'autre pourtant a ralenti sa fuite.
Ernest arrive ; un vaste souterrain
Reçoit l'Anglais ; Ernest s'y précipite ;
Le coursier meurt ; le cavalier, soudain
Se relevant ; sur l'Anglais qui l'évite
Lève le bras et le levait en vain :
A son costume, à sa beauté divine,
Il reconnaît la Sylphide Hilarine.
Elle sourit, et disparaît enfin.
Comment sortir ? Où trouver une issue ?
Une clarté de loin s'offre à sa vue ;
Puis il entend le bruit des balanciers
Que font mouvoir d'habiles ouvriers.
Souvent, lecteur, l'ordre du ministère
Faisait frapper dans ces noirs souterrains
De faux écus pour les états voisins.

Voyant d'Ernest la cocarde étrangère,
Ces gens ont peur, et courent ; le Français
Monte avec eux par de sombres passages,
Sort, et d'Harold reconnaît le palais.
Il est désert : valets, nobles et pages,
Sont du tournois tranquilles spectateurs.
Des fugitifs les subites clameurs
Troublent la fête, et sèment les alarmes.
Vers le palais s'avancent des gendarmes.
Mais d'autres cris causent d'autres frayeurs :
« Guillaume approche, et nos troupes nombreuses
N'arrêtent point ses troupes valeureuses. »
Tout s'arme alors : dans ce commun danger
Le roi lui-même a saisi son épée,
Qui dans le sang ne fut jamais trempée ;
Jusqu'à combattre, il veut bien déroger.

Pour arrêter celui que rien n'arrête,
Le jaloux Spleen épaissit sur sa tête
Les froids brouillards que chassait l'aquilon,
Des vallons creux l'infecte exhalaison,
Et les vapeurs de l'humide charbon
Que dans ses flancs recèle en vain la terre.

Le peuple Gnome autour de lui se serre.
Mais la Sylphide et ses fiers paladins
Au haut des cieux montrent leurs fronts sereins.
Pride excitait sa troupe malfaisante ;
Et de nos preux la lance menaçante
La fait pâlir, la poursuit dans les airs,
Et pour jamais la replonge aux enfers.
Spleen reste seul : en vain Renaud le chasse,
Roland en vain le frappe èt le terrasse ;
D'un ton funèbre il leur criait : « Plus fort !
Vous le savez, je n'aime que la mort. »
Avant le choc, tous les guerriers paisibles,
L'yeomanry, volontaires, fensibles,
Sont ébranlés, et regrettent leurs toits.
Les uns disaient : A quoi bon cette guerre ?
Qui la veut seul, seul aussi doit la faire. »
A ces cris sourds se mêlent d'autres voix :
« Sur nos vaisseaux nous aurons du courage.
Ils marchent bien ; nous sommes trois contre un ;
Nous évitons le grapin importun ;
Du vent toujours nous prenons l'avantage ;
Enfin le rhum échauffe le combat.

Mais de trop près sur terre l'on se bat. »
Lorsqu'un gros loup à la prunelle ardente
Au bord du bois tout-à-coup se présente,
Moutons, agneaux, qui dans la plaine épars
Broutaient les fleurs, en groupe se rassemblent,
L'un contre l'autre ils se pressent, ils tremblent,
Et sur le loup attachent leurs regards :
S'il fait un pas, sauve qui peut ! Leur trouble,
Que du berger la voix même redouble,
Peint assez bien celui des villageois
Impatiens de regagner leur toits.
Dans le palais, seul avec la princesse,
Que fait Ernest ? sa courageuse adresse
Y soutenait un siège irrégulier.
La porte il ferme, et puis la barricade ;
En quatre pas il monte l'escalier ;
De la fenêtre, il ose défier
Des assiégeans la nombreuse brigade.
Leurs cris, leurs traits ne peuvent l'effrayer.
Plusieurs, armés de la tranchante hache,
Sur le perron s'élancent, et leurs coups
Vont de la porte ébranler les verroux.

La main d'Alix adroitement arrache
Les marbres durs qui pavent le salon ;
La main d'Ernest adroitement les lance :
Tombent alors le pesant Thorthrenthron,
Le froid Crannecraft, le triste Whirwh rwhon.
D'autres guerriers une troupe s'avance.
Sur eux pleuvaient les sofas et les lits,
Puis les portraits d'Harold et de ses fils,
Des livres même à la tranche dorée,
La grande charte en lambeaux déchirée,
Les lourds fauteuils, les barils de porter,
Et le fromage arrondi dans Chester.
Du brave Ernest la belle et tendre amie
Craint pour lui seul, modère sa valeur,
Aide son bras, et doucement essuie
Ce front brûlant que mouille la sueur.
Mais des Anglais la rage renaissante
Sur le palais lance la torche ardente.
Le toit s'embrase, et les frais aquilons
Portent au loin la flamme dévorante,
Qui dans les airs s'élèvent en tourbillons.
L'effroi pâlit le visage d'Enide.
« Venez, lui dit son amant intrépide ;

Ne craignez rien, suivez-moi, descendons. »
Elle descend, et veut cacher ses larmes,
Ernest avance, et, couvert de ses armes,
La porte il ouvre, en criant : Me voilà !
A cet aspect, à cette voix terrible,
Tel qui se crut jusqu'alors invincible
Connut la peur, et bien loin recula.
Guillaume alors dans le champ du carnage,
De ses soldats dirigeait le courage,
Harold le voit : de ses fils entouré,
Sur le héros il court d'un pas rapide,
Et croit déja son triomphe assuré.
Mais ce héros sur le groupe timide
Tourne les yeux, et ce regard vainqueur
Calme soudain la royale fureur.
Le septuor dans les rangs se retire :
Là, par degrés, il reprend sa valeur.
« Quoi ! sept contre un, nous fuyons ? Que va dire
L'armée entière ? Allons, morbleu, du cœur ! »
De rechef donc sur Guillaume on s'élance.
En répétant goddam ! Tranquille et fier,
Il lève alors sa redoutable lance,
Et sur sa bouche est le sourire amer.

Nouvel effroi pour eux, fuite nouvelle,
Fuite complète : ils ne s'arrêtent plus :
Et sourds aux cris qui de loin les rappelle
A travers champs ils courent éperdus.
Pour les venger aussitôt se présente,
Sur des chevaux à la course dressés,
Des gentlemen la brigade élégante.
Par nos hussards sifflés, battus, chassés,
Ils répétaient dans leur noble colère :
French dogs! [1] Eh oui ces dogues belliqueux
Faisaient courir les lièvres d'Angleterre,
Et dans le gîte ils entrent avec eux.
Du triste Harold la majesté fuyante
Traverse Londres : il essuie en chemin
Force brocards ; et la pomme insolente
Tombait sur lui sans respect et sans fin.
Il passe donc, applaudi de la sorte,
Devant *Bedlam*, d'un saut franchit la porte,
Puis la referme, en s'écriant : « Goddam !
Au diable soit mon fidèle royaume !
Pour pénitence acceptez-le, Guillaume.

(1) Chiens de Français.

J'aime les fous, et je reste à *Bedlam.* »
Voyez ses fils et leur galop rapide.
L'un d'eux disait : « Dans ce trouble commun,
Nous pouvons fuir ; mais enlevons Enide,
Et donnons-lui six maris au lieu d'un. »
Les lourds turneps, lancés avec adresse,
De tous côtés pleuvent sur chaque altesse.
Droit au palais ils courent : le héros,
Qui défendait sa charmante maîtresse,
En souriant reconnaît ses rivaux,
Et d'un coup d'œil rassure la princesse.
Voyant Ernest, ils se disent entre eux :
« Il nous faudrait combatre ; le tems presse ;
Au diable donc envoyons-les tous deux. »
Sans pérorer, le groupe des ministres
Passe et s'enfuit ; et mille cris sinistres
Fendent les airs : « Pendons, pendons ceux-là ! »
Des gentlemen la brigade effarée,
Aux ris moqueurs sans doute préparée,
Le front baissé, promptement défila.
Stonhap encor, dans un étroit passage,
Se défendait avec quelques soldats.
Mais la fatigue appesantit son bras,

Et la sueur inonde son visage.
Guillaume arrive, et dit avec douceur:
« D'un lâche roi généreux défenseur,
Ne cherche plus un trépas inutile;
Rends-toi. « Soudain l'Anglais, fier et docile,
Remet son glaive à ce noble vainqueur.
  Facilement s'échappent de la ville
Les fils d'Harold en jockeys travestis.
L'oreille basse, et sous d'autres habits,
Au même instant le ministère file.
Au port voisin ils trouvent deux vaisseaux
Qu'avait armés leur sage prévoyance.
Mais où porter leurs talens, leur vaillance?
Long-tems en vain ils fatiguent les flots;
Chassés partout, ils n'ont plus d'espérance.
Par les courans et par les aquilons
Ils sont poussés vers le pôle Antarctique;
Et loin, bien loin, dans la mer Pacifique,
Ils vont peupler les îles des Larrons.

DISCOURS

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE
DE LA CLASSE DE LA LANGUE
ET DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISES
DE L'INSTITUT DE FRANCE,
LE 6 NIVÔSE AN XII.

Citoyens,

L'honneur de s'asseoir parmi vous est la plus douce comme la plus brillante récompense de l'homme de lettres. Sans doute il ne peut s'en croire indigne lorsqu'il l'obtient; mais il n'y attachera aucune idée de supériorité sur ses concurrens. Je dois la préférence que vous m'accordez au desir de réunir dans votre soin les divers genres de poésie. Il en est qui exigent une force de talent dont la nature est avare; où les succès deviennent

des triomphes, et où les efforts même sont honorables : aucun n'est sans mérite, puisque dans aucun on ne réussit sans l'aveu de la nature, et sans le secours d'un long travail. Le moins important offre des difficultés réelles. Sa facilité apparente est déja un écueil; elle séduit et trompe.

La poésie élégiaque a des règles assez sévères. La première de toutes est la vérité des sentimens et de l'expression. Comme elle prend sa source dans le cœur, et qu'elle veut arriver au cœur, elle proscrit jusqu'à l'apparence de la recherche et de l'affectation. Mais, en évitant ce défaut, on tombe quelquefois dans une simplicité trop nue. Le poète doit se faire oublier, et non pas s'oublier lui-même. L'élégance du style est nécessaire, et ne suffit pas : il faut encore un choix délicat de détails et d'images, de l'abandon sans négligence, du coloris sans aucun fard, et le degré de précision qui peut s'allier avec la facilité. Les modèles sont chez les anciens, aux-

quels on remonte toujours, quand on veut trouver la nature et le vrai goût.

Nous ne connaissons que le nom des élégiaques grecs, et nous ignorons si les Latins, qui furent leurs imitateurs, les ont égalés, il serait difficile de croire à l'infériorité de Properce, et sur-tout de Tibulle : celle d'Ovide est plus que vraisemblable. Il commença la décadence chez les Latins. On admire dans ses élégies une extrême facilité, une foule d'idées ingénieuses et piquantes, de tableaux gracieux et brillans de fraîcheur, une grande variété de tours et d'expressions ; mais elles offrent aussi des répétitions fréquentes, de froids jeux de mots, des pensées fausses, la recherche et l'excès de la parure. S'il ne peint que faiblement un sentiment qu'il n'éprouve qu'à demi, du moins met-il autant d'esprit que de grace dans l'aveu de ses goûts inconstans. Ses défauts même sont séduisans ; et il aura toujours des imitateurs chez les Français.

Properce n'aime et ne chante que Cynthie. Il est sensible et passionné ; son style a autant de force que de chaleur. Né pour la haute poésie, il a peine à se renfermer dans les bornes du genre élégiaque : son imagination l'entraîne et l'égare. Il met trop souvent entre Cynthie et lui tous les Dieux et tous les héros de la Fable. Ce luxe d'érudition a de l'éclat ; mais il fatigue et refroidit, parce qu'il manque de vérité. L'ame fortement occupée d'un seul objet se refuse à tant de souvenirs étrangers : la passion ne conserve de mémoire que pour elle.

Tibulle, avec moins d'emportement et de feu, est plus profondément sensible, plus tendre, plus délicat : il intéresse davantage à son bonheur et à ses peines. Mais pourquoi Délie ne fut-elle pas l'unique inspiratrice de ses chants ? Devait-il retrouver sa lyre pour Némésis et Néæra ? Cette tache, que même on ne lui a jamais reprochée, est la seule dans ses élégies. Chez lui, c'est toujours le

cœur qui éveille l'imagination ; son goût exquis donne à la parure l'air de la simplicité ; il arrive à l'ame sans détours, et sa douce mélancolie répand dans ses vers un charme qu'on ne retrouve point ailleurs au même degré. Il l'emporte encore sur ses rivaux par la perfection de son style, comparable à celui de Virgile pour la pureté, l'élégance et la précision.

Anacréon, Catulle, Horace dans quelques-unes de ses odes, et sur-tout Ovide, sont les chantres du plaisir : Properce et Tibulle sont les poëtes de l'amour, les modèles de l'élégie tendre et passionnée. Celui qui reçoit de la nature quelque germe du même talent doit se borner à les étudier ; car on n'emprunte pas le sentiment et les graces. Il est difficile sans doute, peut-être impossible de les égaler, mais, au-dessous d'eux, les places sont encore honorables. Le genre qu'ils ont consacré procure un délassement de bon goût, et entretient les affections douces. Comme il

est à la portée d'un grand nombre de lecteurs, il peut prétendre à quelque utilité en contribuant au maintien de la langue, dont la pureté s'altère de jour en jour.

Le respect constant pour cette langue, devenue presque universelle, sera toujours, Citoyens, un titre à vos suffrages. Les chefs-d'œuvre qu'elle a produits ont répondu d'avance aux reproches qu'on ne cesse de lui faire. Malheur à ceux qui la trouvent indigente et rebelle! Elle est docile, puisqu'elle a pris sous la plume des grands écrivains les différens caractères, la précision, la force, la douceur, la pompe, la naïveté; elle est riche, puisque chez le peuple de la terre le plus civilisé, elle peut rendre toutes les finesses de la pensée, toutes les nuances du sentiment; elle est poétique même, puisque les hardiesses du style doivent toujours être avouées par la raison, et qu'elle a suffi au génie de Despréaux, de Racine, et du lyrique Rousseau.

Votre indulgence et votre choix deviendront aussi la récompense de la fidélité aux principes d'une saine littérature et de la soumission aux règles, qui ne sont autre chose que la nature et le bon sens rédigés en lois.

Vous le savez : on se plaint de la décadence des lettres, et on la reproche à ceux qui les cultivent. Les vrais talens sont rares sans doute ; ils le seraient moins, si le public savait encore les connaître, encourager leurs efforts, et s'intéresser à leurs progrès. Mais le public manque à la littérature. Il existe une lacune dans l'éducation ; les études classiques ont été suspendues, on a même révoqué en doute leur utilité. L'homme instruit, qui aima les lettres, s'étonne de son indifférence actuelle. Après de grands troubles politiques, on revient difficilement aux jouissances paisibles ; et le commerce tranquille des Muses a peu d'attraits pour des esprits dont l'agitation survit aux causes qui la firent naître. C'est presque toujours l'ignorance ou

l'insouciance qui juge ; c'est presque toujours la partialité qui distribue l'éloge et le blâme.

Le théâtre devient le rendez-vous de la malignité. L'auteur qui s'y hasarde n'obtient plus, pour prix de ses longues veilles, cette attention indulgente que commande la justice. Il semble que l'annonce d'un nouvel ouvrage soit regardée comme un défi. Les uns l'acceptent avec l'intention de punir l'audacieux qui le propose ; les autres avec la résolution de garder une froide neutralité. L'intérêt du spectacle n'est plus dans la pièce, mais dans les fluctuations d'une représentation orageuse. On se tient en garde contre l'attendrissement et le plaisir ; on se refuse à l'illusion de la scène : l'impatience épie les fautes ; un mot sert de prétexte aux improbations bruyantes, aux cris tumultueux et indécens ; et l'on s'applaudit d'une chûte, souvent préparée par la malveillance, comme d'une victoire remportée sur un ennemi.

Le découragement n'est pas moindre dans

les autres genres de littérature. L'oisiveté n'accueille que les productions bizarres ou puériles. On peut lui présenter les mêmes ouvrages sous diverses formes, les mêmes événemens en des lieux différens, les mêmes personnages avec des noms nouveaux : elle veut des distractions sans but, des lectures sans souvenirs. Aussi c'est sur-tout pour elle que les presses gémissent. Le desir de se montrer devient si général, et la médiocrité si facile, que le nombre des auteurs égalera bientôt celui des lecteurs même auxquels la médiocrité suffit. Cette intempérance d'écrits, cette profusion indigente nuit sans doute à l'éclat des lettres; mais il faut le redire, la décadence est sur-tout dans le public.

Notre supériorité littéraire a été reconnue par les nations étrangères, à l'exception d'une seule, dont la politique et l'orgueil contestent tout. Pourrions-nous perdre cette supériorité sans quelque honte? Le triomphe du mauvais goût, après tant de chefs-d'œuvre,

ne serait-il pas plus humiliant que le silence absolu des Muses? N'aurait-il pas une influence fâcheuse sur l'élégance et l'urbanité des mœurs? Le bon ton peut-il survivre au bon esprit?

Les sociétés littéraires peuvent seules s'opposer efficacement à la décadence dont nous sommes menacés : c'est le but de leur institution. Elles doivent être encore ce qu'elles furent dans tous les tems. Les écoles d'Athènes créèrent et conservèrent l'éloquence et la philosophie. Après l'asservissement de la Grèce, ces écoles devinrent celles des vainqueurs; et Rome y puisa l'instruction et le goût qui adoucirent la rudesse de ses mœurs. Dans les siècles de barbarie, les souverains qui méritèrent le nom de grands essayèrent de réunir dans un centre les lumières et les talens épars. Charlemagne attira près de lui des grammairiens et des poëtes, et ouvrit son palais à des assemblées littéraires qu'il présidait lui-même. Ses connaissances lui en don-

naient le droit autant que son rang. Alfred l'imita : il dirigeait les travaux des savans qu'il avait appelés de France et d'Italie ; il traduisit les fables d'Ésope , et composa d'autres poésies dont la morale lui parut proportionnée à l'intelligence d'un peuple grossier. Mais Charlemagne et Alfred furent trop supérieurs à leur siècle : ces astres brillans et passagers ne purent dissiper la nuit profonde qui les environnait. Long tems après, Clémence Isaure institua les jeux floraux, et eut ainsi la gloire de fonder en Europe la première académie. D'autres se formèrent bientôt dans les principales villes d'Italie. Leur zèle hâta la renaissance des lettres, épura le laugage, et rendit à l'esprit humain les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, inconnus pendant plusieurs siècles. Florence, sous les Médicis, devint le rendez-vous des talens, et leur dut sa splendeur. François premier, plus grand par son amour pour les arts que par ses vertus politiques, s'entoura d'hommes instruits, et les réunit

par la fondation du Collége royal. Ils rassemblèrent de toutes parts des livres et des manuscrits; et c'est à leurs soins qu'on doit la naissance de cette bibliothèque, devenue le plus riche dépôt des connaissances et des erreurs humaines. L'établissement de l'Académie française suffirait seul pour immortaliser le nom de Richelieu. Les services importans qu'elle a rendus ne peuvent être contestés que par l'irréflexion ou la mauvaise foi. Sur ce modèle, des sociétés littéraires se multiplièrent dans les provinces. Toutes firent naître l'émulation, répandirent le goût des bonnes études, ajoutèrent à la masse des idées utiles, et polirent les mœurs en dissipant l'ignorance. Le délire révolutionnaire ferma ces temples des Muses. Alors on sentit mieux combien ils étaient nécessaires; alors on craignait avec raison le retour des ténèbres et de la barbarie. La création de l'Institut rassura la France et l'Europe savante.

La sagesse du gouvernement a perfectionné

cet édifice majestueux. Il a pensé que la langue et la littérature françaises n'étaient pas la partie la moins brillante, la moins solide de la gloire nationale, et qu'elles méritaient une surveillance particulière. C'est à vous, Citoyens, qu'il confie ce dépôt précieux, que vous enrichissez encore. Le faux goût peut obtenir ou distribuer des succès; mais vous lui opposez une derrière barrière, et il ne la renversera pas. Votre réunion offre au talent qui veut s'instruire, et au talent qui s'égare, des modèles et des juges. Les bons juges sont presque aussi rares que les bons modèles Peu d'hommes joignent à une instruction solide et variée ce goût sûr et délicat, qui est un don de la nature. Devaines les réunissait, et fut digne de s'associer à vos travaux.

Il avait fait ses études au collége des Jésuites de Paris. Il s'y était distingué par la vivacité de son esprit et une grande facilité de conception; il en rapporta un goût très-vif pour la littérature, et sur-tout pour le

théâtre. Le vœu de ses parens le détermina pourtant à entrer dans une carrière qui mène à la fortune; et des circonstances favorables lui promettaient un prompt avancement. Il se livra donc à ces épreuves avec l'application qu'il aurait mise aux occupations les plus agréables. Mais il étudia la finance sans renoncer aux lettres : l'activité de son esprit et la force de son organisation suffisaient à tout.

La circonstance de sa vie qui influa le plus heureusement sur sa destinée, c'est sa liaison avec Turgot, alors intendant de Limoges. Devaines avait la direction des domaines de cette ville : il vit Turgot, qui fut étonné de trouver dans un jeune commis beaucoup d'instruction, l'amour des lettres, et une grande capacité dans les affaires. Une telle conformité de goûts ne pouvait manquer de les attacher l'un à l'autre ; et cette union fut le principe, non seulement de la fortune de Devaines, mais peut-être de la direction que prit son esprit.

Turgot avait quelque chose de si profond dans ses sentimens, de si imposant dans son caractère, de si réfléchi dans ses opinions, de si sincère dans son langage, qu'il était difficile de n'être pas entraîné jusqu'à un certain point dans le cercle de ses idées. Il aimait pardessus tout les sciences et la littérature. De toutes les connaissances, celle qu'il avait le plus cultivée, c'était l'économie politique. Devaines trouva dans l'habitude de vivre avec cet homme rare de nouveaux motifs de fortifier son goût pour les lettres, et une occasion d'acquérir des idées générales d'administration, que n'avaient pu lui faire naître les détails des emplois subalternes.

La nature l'avait doué d'une disposition singulière à réunir des qualités qui paraissent peu compatibles : c'était un des traits distinctifs de son caractère. Il joignait une grande force de volonté à une grande flexibilité d'opinion, l'amour du plaisir à l'amour du travail, un esprit droit et une raison calme à une ima-

gination vive et mobile, de la légèreté dans certaines affections à beaucoup de fidélité dans l'amitié. Laborieux et dissipé, avide d'amusemens et attaché à ses devoirs, il se donnait à la société comme s'il eût été absolument désœuvré; et lorsque les affaires réclamaient son tems, il s'y livrait de même sans effort et sans distraction. On peut lui appliquer ce que Velleius Paterculus dit de Lucius Pison: « Son caractère était un heureux mélange de « douceur et de fermeté. Personne n'aimait « autant le loisir, ne revenait aussi volontiers « au travail, et ne faisait avec plus de soin « tout ce qu'il avait à faire, sans jamais pa- « raître affairé. »

Les opuscules anonymes, échappés à la plume de Devaines font regretter qu'il n'ait pas écrit davantage. Son style y est à la fois facile et précis, élégant et correct. La raison y parle toujours, sans jamais prendre le ton magistral et dogmatique. Il a fait quelques synonymes, et il a réussi dans ce genre diffi-

cile qui exige autant de sagacité que de justesse dans l'esprit. Il peint avec finesse des ridicules liés aux circonstances politiques; mais le sel qu'il répand est sans âcreté. Le goût même dicta ses réflexions sur un petit nombre d'ouvrages nouveaux: ce sont des modèles d'une critique ingénieuse. On aime à y retouver cet excellent ton de plaisanterie, ce tact délicat des convenances, qu'il possédait au plus haut degré, et qui chaque jour acquièrent plus de prix par leur rareté.

Sans doute que celui que vous regrettez joignait aux agrémens de l'esprit la solidité du caractère, puisqu'il eut pour amis tant d'hommes d'un mérite supérieur. Quelques-uns lui survivent et le pleurent. Parmi ceux qui l'on précédé dans la tombe, on distingue Turgot, d'Alambert, Buffon, Diderot, Marmontel, Beauveau, Saint-Lambert, et Malesherbes. Ces noms illustres réveillent l'idée de tous les talens et de toutes les vertus, et il suffisait d'y rattacher celui de Devaines pour

rendre à sa mémoire un digne hommage : L'amitié des grands hommes est un éloge et un titre de gloire.

Sa carrière administrative fut brillante et heureuse. On l'a vu successivement premier commis des finances, administrateur des domaines, receveur-général, et commissaire de la trésorerie. Il porta dans toutes ces places l'amour de l'ordre, une fermeté sage, le talent de la conciliation, et il les remplit avec la supériorité que donneront toujours un esprit cultivé et des connaissances générales.

On a dit que la culture des arts de l'imagination était incompatible avec les occupations graves, et qu'elle avait des inconvéniens dans l'exercice des emplois. Athènes et Rome en firent un devoir à la jeunesse, une condition pour l'admission aux fonctions publiques ; elle y fut souvent un titre aux premiers honneurs et toujours un délassement pour les hommes qui surent le mieux gouverner ; enfin son utilité sur le trône même est prouvée par

l'exemple de Marc-Aurèle, de Julien, de Charlemagne, d'Alfred, et de Frédéric II. Cependant l'ignorance et la sottise s'efforçaient de faire adopter une opinion si favorable à leurs intérêts, et souvent elles y réussirent. Les temps sont changés. On apprécie maintenant les avantages attachés à la culture des lettres : on voit qu'elles élèvent l'ame, et qu'elles ornent l'esprit sans nuire à sa solidité; on reconnaît que dans plusieurs fonctions publiques elles sont indispensables, que dans tous les emplois elles donnent la facilité du travail, et que dans aucun la précision et la clarté du style ne peuvent avoir d'inconvéniens.

Devaines, qui depuis sa jeunesse n'avait cessé d'être utile à son pays, reçut la plus brillante récompense de ses longs travaux. Le chef suprême de la république l'appela au conseil d'état. Ce choix ne laisse aucun doute sur ses lumières, ses talens; et son zèle pour la prospérité de sa patrie. Le spectacle

de cette prospérité renaissante rendit heureux ses derniers jours, et consola sa mort. Plaignons ceux pour qui la tombe fut un refuge, et dont les yeux sont fermés avant d'avoir vu l'aurore brillante qui succède enfin aux tempêtes. L'ambition et la jalousie voudraient en vain l'obscurcir. Celui dont la main sage et vigoureuse a raffermi sur ses fondemens l'Europe ébranlée, saura maintenir son ouvrage. Les apprêts militaires ne troubleront point la tranquillité intérieure qu'il nous a rendue ; le signal des combats ne sera point pour les muses celui du silence ; et leur sécurité n'est qu'un juste hommage au génie guerrier et pacificateur qui préside aux destinées de la France.

RÉPONSES DIVERSES.

I.

Crois-moi, la brillante couronne
Dont tu flattes ma vanité,
C'est l'amitié qui me la donne
Sans l'aveu de la vérité.
Fruits légers de ma faible veine,
Cet honneur n'est point fait pour vous;
Modestes et connus à peine,
Vous me ferez peu de jaloux.
Il est vrai qu'à la noble envie
D'être célèbre après ma mort
Je ne me sens pas assez fort
Pour sacrifier cette vie.
Dans les sentiers d'Anacréon
Égarant ma jeunesse obscure,
Je n'ai point la démangeaison.
D'entremêler une chanson

Aux écrits pompeux du Mercure,
Et je renonce sans murmure
A la trompeuse ambition
D'une célébrité future.
J'irai tout entier aux enfers.
En vain ta voix douce et propice
Promets plus de gloire à mes vers;
Ma nullité se rend justice;
Nos neveux, moins polis que toi,
Flétriront bientôt ma couronne :
Peu jaloux de vivre après moi,
Je les approuve et leur pardonne.

II.

A LAHARPE,

SUR SA COMÉDIE DES MUSES RIVALES.

Enfin, grace à ma diligence,
J'ai vu des Nœuf Sœurs que j'encense
La charmante Rivalité;

J'ai vu l'hommage mérité
Que sur la scène de Thalie
Le goût vient de rendre au génie.
Sans doute ce succès flatteur
Et pour le mort et pour l'auteur
Attriste doublement l'Envie.
Mais dût-elle se courroucer,
J'ai dit, et ma bouche est sincère:
Quand on chante aussi bien Voltaire,
On commence à le remplacer.

III.

Non, mon portrait n'est pas fidèle,
Vos jolis vers en ont menti;
Et si j'étais moins votre ami,
Je vous ferais une querelle.
Pour se croire un autre Apollon,
Il faudrait ne jamais vous lire.
Traître, vous me donnez son nom,
Et vous avez gardé sa lyre.

Votre missive charmante m'oblige de convenir qu'elle est mieux entre vos mains que dans les miennes. Vous me louez comme Horace, et je n'ai d'autre ressemblance avec Virgile que de m'être exposé sur les flots, et de vous avoir donné le sujet de vos vers agréables.

Croyez-moi, ne guérisez jamais de cette métromanie dont vous vous plaignez, et dont vous êtes le seul à vous appercevoir.

Pour vos amis et pour vous même
Ayez toujours auprès de vous
Ce joli démon qui vous aime,
Et dont je suis un peu jaloux.
Autrefois avec moins de grace
Il inspirait Anacréon;
A Rome il allait sans façon
S'asseoir sur les genoux d'Horace;
Chaulieu soupirait avec lui
Des vers moins heureux que les vôtres;
Vous êtes son nouvel ami,
Et vous lui rendez tous les autres.

IV.

AU COMTE DE SCHOWALOW.

De la science et des beaux arts
Juge délicat et sévère,
Quoi! sur ma muse un peu légère
Vous tournez aussi vos regads?
Quoi! l'heureux disciple d'Horace,
Que l'on vit avec tant de grace
Écrire à l'aimable Ninon,
Se plait aux accords de ma lyre,
Et prend même pour me le dire
Le doux langage d'Apollon!
Ma muse que devait surprendre
Un encens trop peu mérité,
D'un mouvement de vanité
A peine encore à se défendre.
De cet éloge inattendu
Je présume un peu trop peut-être;

Mais on veut, quand on vous a lu,
Et vous entendre et vous connaître.

V.

AU MÊME.

Je l'avais juré, mais en vain,
De chercher Théocrite aux champs de la Sicile,
De mouiller de mes pleurs le tombeau de Virgile,
Et d'aller à Tibur, un Horace à la main,
Boire à la source fortunée
Qui coulait autrefois sous le nom d'Albunée.
J'ai relu cet écrit par la raison dicté,
Où des nouveaux Romains vous peignez la folie,
Et du voyage d'Italie
Vos vers heureux m'ont dégoûté.
Que verrais-je en effet sur ce Tibre vanté?
Les temples du sénat transformés en conclaves,
Des marbres dispersés l'antique majesté,
Monumens de la liberté

Au milieu d'un peuple d'esclaves.
De ce peuple avili détournons nos regards ;
Fuyons aussi Paris, tributaire de Rome ;
Allons, volons plutôt vers ces nouveaux remparts
Où déja la raison rend tous ses droits à l'homme.
Je les verrai ces lieux que font aimer vos vers.
Oui, je veux avec vous traverser les déserts
De la froide Scandinavie.
Par le sauvage aspect de ces sombres beautés
Mes regards long-tems attristés
Se fixeront enfin sur les champs de Russie.
De Catherine alors vous direz les travaux,
Les travaux créateurs, les bienfaits, le génie,
Et vous la placerez au-dessus des héros.
A ces discours de politique
Mêlant de plus joyeux propos,
Vous répandrez le sel attique,
Le sel de la raison, mortel pour les cagots.
Voltaire vous légua ce secret que j'ignore.
Nous rirons avec lui du pape et des enfers,
Sur les Romains bénis vous redirez vos vers,
Et je croirai l'entendre encore.

VI.

JEUNE la M.... j'ai relu
Vos jolis vers datés de Nantes,
Et de ces rimes élégantes
Le tour aisé m'a beaucoup plu.
Mais vous montrez peu d'indulgence.
Avec malice profitant
De quelques mots sans conséquence,
Vous m'accusez d'être inconstant,
Et d'avoir prêché l'inconstance.
C'est beaucoup, c'est trop, entre nous.
De ma confession sincère
Devenez le dépositaire,
Et je serai bientôt absous.

Mon cœur s'en ressouvient encore;
A la sensible Éléonore
Je dois les plus beaux de mes jours.
Jours heureux! maîtresse charmante!

O combien fut douce et brillante
La jeunesse de nos amours !
Alors d'une flamme éternelle
Je nourris le crédule espoir,
Et j'avais peine à concevoir
Qu'on pût jamais être infidèle.
« Heureux, disais-je, trop heureux
Celui qui, dans les mêmes lieux,
Toujours épris des mêmes charmes,
Toujours sûr des mêmes plaisirs,
Ignore les jalouses larmes,
Et l'inconstance des desirs !
Une conquête passagère
Peut amuser la vanité ;
Mais le paradis sur la terre
N'est que pour la fidélité. »
Je le croyais ; la raison même
Semblait approuver mon erreur.
Hélas ! en perdant ce qu'on aime,
On cesse de croire au bonheur.
« Projet d'une longue tendresse,
Dis-je alors, projet insensé,

Vous avez trompé ma jeunesse;
Et le serment d'une maîtresse
Sur le sable est toujours tracé.
Les femmes ont l'humeur légère;
La nôtre doit s'y conformer.
Si c'est un bonheur de leur plaire,
C'est un malheur de les aimer. »

Avais-je tort? parlez sans feindre:
Amant fidèle, amant quitté,
N'avais-je pas bien acheté
Le droit frivole de me plaindre?
Un homme sage en pareil cas
Se console et ne se plaint pas.
Je n'en fis rien, malgré l'absence:
Mes pleurs ont coulé constamment,
Et d'un amour sans espérance
J'ai gardé six ans le tourment.
Je suis guéri; de ma faiblesse
Le tems n'a laissé dans mon cœur
Qu'un souvenir plein de douceur,
Et mêlé d'un peu de tristesse.

Je n'ai ni chagrins, ni plaisirs.
Je répète avec complaisance :
« Les dégoûts suivent l'inconstance,
La constance fait des martyrs ;
Heureux qui borne ses desirs
Au repos de l'indifférence ! »
Mais quand je revois les attraits
De ce sexe aimable et volage,
Dans mon cœur je sens des regrets,
Et je dis : C'est pourtant dommage !

VII.

A M. DE FONTANES,

SUR SA TRADUCTION DE L'ESSAI SUR L'HOMME.

Duresnel dans ses longues rimes
De l'optimiste d'Albion
A délayé les vers sublimes,
Et l'heureuse précision :

Sa timide et faible copie
Nous voile de l'original
La raison nerveuse et hardie,
Et pour son lecteur tout est mal.
Mais Pope vous prêta sa lyre,
Son chant rapide, harmonieux;
Et les Frérons auront beau dire,
Aujourd'hui tout est pour le mieux.

VIII.

Du plus grand paresseux de France
Je reçois enfin quelques mots;
Et sa plume avec négligence
Me donne le détail de ses galans travaux.
Sous quel astre propice avez-vous pris naissance,
O le plus heureux des amis?
Vous me rendez les jours de mon adolescence;
En vous lisant, je rajeunis.

Un cœur tout neuf, une aimable maîtresse;

Durant le jour mille desirs ;
Durant la nuit mille plaisirs ;
Peu de prudence, et beaucoup de tendresse ;
Un Argus à séduire, une mère à tromper ;
L'heure du rendez-vous toujours lente à frapper :
De tous ces malheurs de jeunesse
Autrefois je fus affligé.
Hélas ! que mon sort est changé !
Des passions je n'ai plus le délire ;
L'air de Paris a desséché mon cœur ;
Ma voix a perdu sa fraîcheur ;
De dépit j'ai brisé ma lyre.

La douce volupté fuit ce bruyant séjour ;
Ici l'on plaît par l'artifice,
Les desirs meurent en un jour,
Le trompeur est dupe à son tour,
Et dans cette amoureuse lice
On fait tout, excepté l'amour.
Je pars, je vais chercher loin des bords de la Seine
Une beauté naïve et prête à s'enflammer ;
Et je vole avec vous au fond de la Lorraine ;
Puisqu'on y sait encore aimer.

IX.

Ne parlons plus d'Éléonore :
J'ai passé le mois des amours,
Le mois ? c'est beaucoup dire encore.
S'ils revenaient ces heureux jours,
Et si j'avais à quelque belle
Consacré mon cœur et mes chants,
Combien je craindrais auprès d'elle
Vos jolis vers et vos seize ans !

X.

A M. FELIX NOGARET,

SUR SA TRADUCTION D'ARISTENÈTE.

Le véritable Aristenète
Esquissa de maigres tableaux.
Vos heureux et libres pinceaux

Achèvent son œuvre imparfaite.
On assure qu'aux sombres bords
Il profite de cette aubaine;
Car des auteurs la troupe vaine
Cherche encor l'encens chez les morts;
Et votre grec, je le parie,
Sur vos dons gardant le secret,
D'un air modeste s'approprie
Les complimens que l'on vous fait.

XI.

A M. VICTORIN FABRE.

Le bourg lointain qui vous vit naître,
Aux Muses inconnu peut-être,
Est par Hippocrate vanté:
On y boit, dit-on, la santé.
Près de son onde salutaire
Naîtra le laurier d'Apollon;
Oui, sur la carte littéraire

Vals un jour vous devra son nom.
Vos vers ont le feu de votre âge,
Du premier âge des amours;
Et bravant le moderne usage
Votre prose facile et sage
A la raison parle toujours.
Ainsi sous la zône brûlante
Un jeune arbre aux vivres couleurs
Dévance la saison trop lente,
Et mêle des fruits à ses fleurs.

XII.

Salut au poète amoureux
Qui chante une autre Éléonore!
Ce nom favorable et sonore
Embellit quelques vers heureux
Qu'au Parnasse on répète encore.
Que dis-je, heureux? Est-ce un bonheur
De faire pleurer l'élégie?
Et le sourire du lecteur

Peut-il dédommager l'auteur
Qui perd une amante chérie ?
Votre succès sera plus doux.
L'Amour est sans ailes pour vous :
Dans vos vers point de longue absence,
Point d'hymen forcé, d'inconstance,
D'exil ni d'adieux éternels.
Combien ces adieux sont cruels !
Votre muse heureuse et féconde
Chante des amours sans regrets ;
Et d'Éléonore seconde
J'en félicite les attraits.

XIII.

A M. MILLEVOYE,

AUTEUR DU POÈME DE L'AMOUR MATERNEL.

Il est vrai, j'ai dans mes beaux jours
Chanté de profanes amours.
Du rigorisme qui me damne,

Partagez-vous l'arrêt cruel?
Cet amour que l'on dit profane
Commence l'amour maternel;
Vous achevez donc mon ouvrage:
Mais honneur à votre Apollon,
Et que l'humble fleur du vallon
Au lis des jardins rendre hommage.
Votre verve est brillante et sage.
Aux petits charlatans moraux,
Qui viennent au pied du Parnasse
Établir d'ennuyeux tréteaux,
Vous laissez leur risible échasse,
Et leur vieux baume inefficace,
Et le vide pompeux des mots.
Un sentiment vrai vous inspire,
Et vos chants sont purs comme lui.
D'autres feront crier la lyre:
Combien de beaux vers aujourd'hui
Que sans fatigue on ne peut lire!
Poursuivez donc, et laissez dire
Ces graves et doctes élus,
Si bien payés et si peu lus,

Dont la muse toute emphatique
Préfère à l'élégance antique,
A la justesse, à la clarté,
Parures du chant didactique,
D'un nouveau pathos poétique
L'ambitieuse obscurité.

XIV.

A CES MESSIEURS.

Ces messieurs m'ordonnent toujours
De retourner à mes amours.
Mais auxquels? Une Éléonore
De la vie embellit l'aurore;
A l'aurore laissons les fleurs.
J'ai payé mon tribut de pleurs.
A la beauté même infidelle,
Et les vers que j'ai fait pour elle
Pour moi sont toujours les meilleurs.
Retournerai-je à Geneviève,

Aux mœurs du couvent féminin,
Au tendre et dévot Élinin,
A Panther, à la première Eve,
A son époux trop peu malin,
Aux licences patriarchales,
Aux aventures virginales,
Aux anges, aux diables enfin?
Si c'est là, messieurs, qu'on m'exile,
J'obéirai, je suis docile.
Peut-être ces champs moissonnés
M'offriront quelque fleur nouvelle,
Digne encore de votre nez :
L'odeur mystique vous plaît-elle?
Sans doute, et ce point arrêté
Sera la base du traité.
Mais vous, qui venez au Parnasse
Remettre chacun à sa place,
Vous devez l'exemple; il faut bien
Vous renvoyer à quelque chose;
Point de traité sans cette clause :
A quoi retournez-vous? A rien.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

ÉPITRE

AUX INSURGENS.

1777.

Parlez donc, messieurs de Boston?
Se peut-il qu'au siècle où nous sommes,
Du monde troublant l'unisson,
Vous vous donniez les airs d'être hommes?
On prétend que plus d'une fois
Vous avez refusé de lire
Les billets doux que Georges trois
Eut la bonté de vous écrire.
On voit bien, mes pauvres amis,
Que vous n'avez jamais appris
La politesse européenne,
Et que jamais l'air de Paris

Ne fit couler dans vos esprits
Cette tolérance chrétienne
Dont vous ignorez tout le prix.
Pour moi, je vous vois avec peine
Afficher, malgré les plaisans,
Cette brutalité romaine
Qui vous vieillit de deux mille ans.

Raisonnons un peu, je vous prie.
Quel droit avez-vous plus que nous
A cette liberté chérie
Dont vous paraissez si jaloux?
L'inexorable tyrannie
Parcourt le docile univers;
Ce monstre, sous des noms divers,
Écrase l'Europe asservie;
Et vous peuple injuste et mutin,
Sans pape, sans rois, et sans reines,
Vous danseriez au bruit des chaînes
Qui pèsent sur le genre humain!
Et vous, d'un si bel équilibre
Dérangeant le plan régulier,

Vous auriez le front d'être libre
A la barbe du monde entier!

L'Europe demande vengeance;
Armez-vous, héros d'Albion.
Rome ressuscite à Boston;
Étouffez-là dès son enfance.
De la naissante liberté
Brisez le berceau redouté;
Qu'elle expire, et que son nom même,
Presque ignoré chez nos neveux,
Ne soit plus qu'un vain mot pour eux,
Et son existence un problême.

DIALOGUE

ENTRE UN POÈTE ET SA MUSE.

LE POETE.

Oui, le reproche est juste, et je sens qu'à mes vers
La rime vient toujours se coudre de travers.
Ma Muse vainement du nom de négligence
A voulu décorer sa honteuse indigence;
La critique a blâmé son mince accoûtrement.
Travaillez, a-t-on dit, et rimez autrement.
Docile à ces leçons, corrigez-vous, ma Muse,
Et changez en travail ce talent qui m'amuse.

LA MUSE.

De l'éclat des lauriers subitement épris,
Vous n'abaissez donc plus qu'un regard de mépris
Sur ces fleurs que jadis votre goût solitaire
Cueillait obscurément dans les bois de Cythère?

LE POÈTE.

Non, je reste à Cythère, et je ne prétends pas

Vers le sacré coteau tourner mes faibles pas.
Dans cet étroit passage où la foule s'empresse
Dois-je aller augmenter l'embarras et la presse?
Ma vanité n'a point ce projet insensé.
A l'autel de l'Amour, par moi trop encensé,
Je veux porter encor mes vers et mon hommage;
Des refus d'Apollon l'amour me dédommage.

LA MUSE.

Eh! faut-il tant de soin pour chanter ses plaisirs?
Déja je vous prêtais de plus sage desirs.
J'ai cru qu'abandonnant votre lyre amoureuse.
Vous preniez de Boileau la plume vigoureuse.
C'est alors que l'on doit, par un style précis,
Fixer l'attention du lecteur indécis,
Et par deux vers ornés d'une chûte pareille
Satisfaire à la fois et l'esprit et l'oreille.
Mais pour parler d'amour il faut parler sans art;
Qu'importe que la rime alors tombe au hasard,
Pourvu que tous vos vers brûlent de votre flamme,
Et de l'ame échappés arrivent jusqu'à l'ame?

LE POÈTE.

Quel fruit de vos conseils ai-je enfin recueilli?

LA MUSE.

Je vois que dans Paris assez bien accueilli,
Vous avez du lecteur obtenu le sourire.

LE POÈTE.

Le Pinde à cet arrêt n'a pas voulu souscrire.
Peut-être on a loué la douceur de mes sons,
Et d'un luth paresseux les faciles chansons,
L'indulgente beauté, dont l'heureuse ignorance
N'a pas du bel esprit la dure intolérance,
A dit, en me lisant : Au moins il sait aimer;
Le connaisseur a dit : il ne sait pas rimer.

LA MUSE.

Te fit-on ce reproche, aimable Deshoulière,
Quand un poëte obscur, d'une main familière,
Parcourait à la fois ta lyre et tes appas,
Et te faisait jouir du renom qu'il n'a pas ?
Chaulieu rimait-il bien, quand sa molle paresse
Prêchait à ses amis les dogmes de Lucrèce ?
A-t-on vu du Marais le voyageur charmant
De la précision se donner le tourment ?
La Muse de Gresset, élégante et facile,
A ce joug importun fut par fois indocile;

Et Voltaire, en un mot, cygne mélodieux,
Qui varia si bien le langage des Dieux,
Ne mit point dans ses chants la froide exactitude
Dont la stérilité fait son unique étude.

LE POÈTE.

Il est vrai; mais la mode a changé de nos jours;
On pense rarement, et l'on rime toujours.
En vain vous disputez; il faut être, vous dis-je,
Amant quand on écrit, auteur quand on corrige.

LA MUSE.

Soit; je veux désormais dans mes vers bien limés,
Que les Ris et les Jeux soient fortement rimés;
Je veux, en fredonnant la moindre chansonnette,
Au bout de chaque ligne attacher ma sonnette.
Mais ne vous plaignez point si quelquefois le sens
Oublié pour la rime...

LE POÈTE.

Oubliez, j'y consens.
D'un scrupule si vain l'on vous ferait un crime.
Appauvrissez le sens pour enrichir la rime.
Trésorier si connu dans le sacré vallon,
Approche; Richelet, complaisant Apollon,

Et de vers à venir magasin poétique,
Donne-moi de l'esprit par ordre alphabétique.
Quoi! vous riez!

LA MUSE.

Je ris de vos transports nouveaux.
Courage, poursuivez ces aimables travaux.

LE POÈTE.

Ce rire impertinent vient de glacer ma verve.

LA MUSE.

Qu'importe? Richelet tiendra lieu de Minerve.

LE POÈTE.

Rimez mieux.

LA MUSE.

Je ne puis.

LE POÈTE.

Ne rimez donc jamais.

LA MUSE.

Je le puis encor moins.

LE POÈTE.

Taisez-vous.

LA MUSE.

Je me tais.

ÉPITAPHE.

Ici gìt qui toujours douta.
Dieu par lui fut mis en problême;
Il douta de son être même.
Mais de douter il s'ennuya;
Et las de cette nuit profonde,
Hier au soir il est parti,
Pour aller voir en l'autre monde
Ce qu'il faut croire en celui-ci.

A CHLOÉ.

Selon vous mon sexe est léger;
Le vòtre nous parait volage;
Ce procès, qu'on ne peut juger,
Est renouvelé d'âge en âge.

Vous prononcez dans ce moment ;
Mais j'appelle de la sentence.
Croyez-moi, c'est injustement
Que l'on s'accuse d'inconstance.

Il n'est point de longues amours,
J'en conviens; mais presque toujours
Votre ame s'abuse elle-même.
Dans sa douce crédulité,
Souvent de sa propre beauté
Elle embellit celui qu'elle aime.
Il a tout, du moment qu'il plaît.
Grace au desir qu'il a fait naître,
Vous voyez ce qu'il devrait être,
Vous ne voyez plus ce qu'il est.
Oui, vous placez sur son visage
Un masque façonné par vous ;
Et séduites par cette image,
Vous divinisez votre ouvrage,
Et vous tombez à ses genoux.
Mais le temps et l'expérience,
Écartant ce masque emprunté,

De l'idole que l'on encense
Montrent bientôt la nudité.
On se relève avec surprise ;
On doute encor de sa méprise ;
On cherche d'un œil affligé
Ce qu'on aimait, ce que l'on aime ;
L'illusion n'est plus la même,
Et l'on dit : Vous avez changé.
Du reproche, suivant l'usage,
On passe au refroidissement ;
Et tandis qu'on paraît volage,
On est détrompé seulement.
Des amantes voilà l'histoire,
Chloé ; mais vous pouvez m'en croire,
C'est aussi celle des amans.
En vain votre cœur en murmure ;
C'est la bonne et vieille Nature
Qui fit tout ces arrangemens.
Quant au remède, je l'ignore ;
Sans doute il n'en existe aucun :
Car le vôtre n'en est pas un :
Ne point aimer, c'est pis encore.

LES AILES DE L'AMOUR;

IMITATION DU GREC.

Un jour Alpaïs et moi, nous rencontrâmes l'Amour dormant sur un lit de fleurs. Enchaînons-le, dit tout bas Alpaïs, et portons-le dans notre hermitage, nous nous amuserons de sa peine, et puis nous lui rendrons la liberté; mais nous volerons son carquois, et nous couperons ses ailes. Il faut lui laisser son carquois, répondis-je; pour les ailes, nous ferons bien de les couper.

Nous nous mettons à l'ouvrage, nous tressons des guirlandes de roses, nous lions les pieds et les mains à l'Amour, et nous le portons sur nos bras jusques dans notre asile. Il se réveille, et veut briser ses liens; mais ils étaient tissus des mains de ma maîtresse. Ne

pouvant y réussir, il se met à pleurer. — Ah! rendez-moi la liberté, s'écrie-t-il. Si vous me laissez long-temps enchaîné, je vais ressembler à l'Hymen. — Eh bien nous allons vous dégager ; mais nous voulons auparavant couper vos ailes. — Quoi vous seriez assez cruels ? — Oui ; vous en deviendrez plus aimable, et l'univers y gagnera beaucoup. — Que je suis malheureux ! Puisque mes prières ni mes larmes ne sauraient vous attendrir, laissez-moi les détacher moi-même.

Alors il détacha ses ailes, et les mit en soupirant aux pieds d'Alpaïs. J'étais étonné de voir l'Amour si obéissant.

Nous le prenons tour-à-tour sur nos genoux. Imprudent! j'osais jouer avec le plus puissant et le plus perfide des dieux. Une chaleur nouvelle s'insinuait dans tous mes sens. Les yeux d'Alpaïs me disaient qu'elle éprouvait la douceur du même tourment. Elle se pencha sur le gazon ; je m'assis auprès d'elle ; je soupirai ; elle me regarda languis-

samment, je la compris... O miracle étonnant! au premier baiser, les ailes de l'Amour commencèrent à renaître. Elle croissaient à vue d'œil, à mesure que nous avancions vers le terme du plaisir. Après le moment du bonheur, elles avaient leurs grandeur ordinaire.

Alors il nous regarda tous les deux avec un souris malin. Apprenez, dit-il, que l'Amour ne peut exister sans ailes. On a beau me les couper; la jouissance me les rend; et vous verrez bientôt qu'elles sont aussi bonnes que jamais.

Hélas! sa prédiction n'est que trop accomplie. Mais sa vengeance tomba sur moi seul. Alpaïs est infidelle; et je la pleure, au lieu de l'oublier. En vain je veux aimer ailleurs; je sens trop qu'on ne peut aimer qu'une foi.

LE TOMBEAU D'EUCHARIS.

Elle n'est déja plus, et de ses heureux jours
J'ai vu s'évanouir l'aurore passagère.
Ainsi s'éclipse pour toujours
Tout ce qui brille sur la terre.
Toi que son cœur connut, toi qui fis son bonheur,
Amitié consolante et tendre,
De cet objet chéri viens recueillir la cendre.
Loin d'un monde froid et trompeur
Choisissons à sa tombe un abri solitaire;
Entourons de cyprès son urne funéraire.
Que la jeunesse en deuil y porte avec ses pleurs
Des roses à demi-fanées;
Que les Graces plus loin, tristes et consternées,
S'enveloppent du voile emblême des douleurs.
Représentons l'Amour, l'Amour inconsolable
Appuyé sur le monument;
Ses pénibles soupirs s'échappent sourdement;

Ses pleurs ne coulent pas ; le désespoir l'accable.
L'instant du bonheur est passé ;
Fuyez, plaisirs bruyans, importune alégresse.
Eucharis ne nous a laissé
Que la triste douceur de la pleurer sans cesse.

DIALOGUE.

Quel est ton nom, bizarre enfant ? — l'Amour
—Toi l'Amour ?—Oui c'est ainsi qu'on m'appelle.
— Qui t'a donné cette forme nouvelle ?
—Le temps, la mode, la ville, et la cour.
— Quel front cynique ! et quel air d'impudence !
— On les préfère aux graces de l'enfance.
— Où sont tes traits, ton arc, et ton flambeau?
— Je n'en ai plus ; je triomphe sans armes.
Triste victoire ! Et l'utile bandeau
Que tes beaux yeux mouillaient souvent de larmes?
— Il est tombé. — Pauvre Amour, je te plains,
Mais qu'apperçois-je, un masque dans tes mains,

Des pieds de chèvre, et le poil d'un Satyre?
Quel changement! — Je lui dois mon empire.
— Tu règnes donc? — Je suis encore un dieu.
— Non pas pour moi. — Pour tout Paris — Adieu.

ÉPITRE

A MESSIEURS DU CAMP DE SAINT-ROCH.

1782.

Messieurs de Saint-Roch, entre nous,
Ceci passe la raillerie;
En avez-vous là pour la vie,
Ou quelque jour finirez-vous?
Ne pouvez-vous à la vaillance
Joindre le talent d'abréger?
Votre éternelle patience
Ne se lasse poiut d'assiéger;
Mais vous mettez à bout la nôtre.

Soyez donc battans ou battus ;
Messieurs du camp et du blocus,
Terminez de façon ou d'autre,
Terminez, car on n'y tient plus.

Fréquentes sont vos canonnades ;
Mais, hélas ! qu'ont-elles produit ?
Le tranquille Anglais dort au bruit
De vos nocturnes pétarades ;
Ou s'il répond de temps en temps
A votre prudente furie,
C'est par égard, je le parie,
Et pour dire : Je vous entends.

Quatre ans ont dû vous rendre sages ;
Laissez donc là vos vieux ouvrages,
Quittez vos vieux retranchemens,
Retirez-vous, vieux assiégeans:
Un jour ce mémorable siège
Sera fini par vos enfans,
Si toutefois Dieu les protège.
Mes amis, vous le voyez bien,

Vos bombes ne bombardent rien;
Vos bélandres et vos corvettes,
Et vos travaux et vos mineurs,
N'épouvantent que les lecteurs
De vos redoutables gazettes;
Votre blocus ne bloque point;
Et grace à votre heureuse adresse,
Ceux que vous affamez sans cesse
Ne périront que d'embonpoint.

PORTRAIT

D'UNE RELIGIEUSE.

Peintre, qu'Hébé soit ton modèle.
Adoucis encor chaque trait;
Donne leur ce charme secret
Qui souvent manque à la plus belle.
Ton pinceau doit emprisonner
Ces cheveux flottans sous un voile;

Couvre aussi d'une simple toile
Ce front qu'il faudrait couronner.
Cache sous la noire étamine
Un sein parfait dans sa rondeur;
Et si tu voiles sa blancheur,
Que l'œil aisément la devine.
Sur les lèvres mets la candeur;
Et dans les yeux qu'elle s'allie
A la douce mélancolie
Que donne le tourment du cœur.
Peins-nous la tristesse tranquille;
Peins les soupirs du sentiment;
Au bas de ce portrait charmant
J'écrirai le nom de....

A M. DE FONTANES.

Jeune favori d'Apollon,
Vous vous ressouvenez peut-être
Que dans l'harmonieux vallon

Le même jour nous vit paraître.
Vous preniez un chemin pénible et dangereux;
Je n'osai m'engager dans cet étroit passage;
Je vous souhaitai bon voyage,
Et le voyage fut heureux.
Pour moi, prêt à choisir une route nouvelle,
Sous des bosquets de fleurs j'apperçus Érato;
Je la trouvai jolie; elle fut peu cruelle;
Tandis que vous montiez sur le double coteau,
Je perdais mon tems avec elle.
Votre choix est meilleur; vos hommages naissans
Ont déja pour objet la muse de la Gloire,
Et dans le livre de mémoire
Sa main notera tous vos chants.
A de moindres succès mes vers doivent prétendre.
Les belles quelquefois les liront en secret;
Et l'amante sensible à son amant distrait
Indiquera du doigt le morceau le plus tendre.

LE TORRENT,

IDYLLE PERSANE.

L'orage a grondé sur ces montagnes. Les flots échappés des nuages ont tout-à-coup enflé le torrent : il descend rapide et fangeux, et son mugissement va frapper les échos des cavernes lointaines. Viens, Zaphné ; il est doux de s'asseoir après l'orage sur le bord du torrent qui précipite avec fracas ses flots écumeux.

Ce lieu sauvage me plait; j'y suis seul avec toi, près de toi. Ton corps délicat s'appuie sur mon bras étendu, et ton front se penche sur mon sein. Belle Zaphne, répète le chant d'amour que ta bouche rend si mélodieux. Ta voix est douce comme le souffle du matin glissant sur les fleurs; mais je l'entendrai, oui,

je l'entendrai malgré le torrent qui précipite avec fracas ses flots écumeux.

Tes accens pénètrent jusqu'au cœur ; mais le sourire qui les remplace est plus délicieux encore. Oui, le sourire appelle et promet le baiser... Ange d'amour et de plaisir, la rose et le miel sont sur tes lèvres. Sois discret, ô torrent, qui précipite avec fracas tes flots écumeux.

Le baiser d'une maîtresse allume tous les desirs. Quoi! ta tendresse hésite! elle voudrait retarder l'instant du bonheur! Regarde; je jette une fleur sur les ondes rapides; elle fuit, elle a disparu. O ma jeune amie! tu ressembles à cette fleur; et le temps est plus rapide encore que ce torrent qui précipite avec fracas ses flots écumeux.

Belle Zaphné, un second sourire m'enhardit; tes refus expirent dans un nouveau baiser : mais tes regards semblent inquiets ; que peux-tu craindre? ce lieu solitaire n'est connu que des tourterelles amoureuses ; les rameaux

entrelacés forment une voûte sur nos têtes; et les soupirs de la volupté se perdent dans le fracas du torrent qui précipite ses flots écumeux.

CONFESSION

D'UNE JOLIE FEMME.

Mon sexe est, dit-on, peu sincère,
Sur-tout quand il parle de lui.
Je n'en sais rien; mais sans mystère
Je veux m'expliquer aujourd'hui.

J'ai réfléchi dès mon enfance.
Ma vive curiosité,
Que l'on condamnait au silence,
Augmentait par la résistance;
Et malgré ma frivolité,
Ma timide inexpérience

Cherchaît toujours la vérité.
J'écoutais, malgré la défense ;
Mes yeux ne se fermaient sur rien;
Et ma petite intelligence
Me servait par fois assez bien.

A la toilette de ma mère
J'allais recevoir des leçons.
Je pris des airs et des façons ;
Et dès sept ans je voulus plaire.
Si quelqu'un de moi s'occupait,
Si quelqu'un me trouvait jolie,
Ma petite ame enorgueillie
Aussitôt vers lui s'échappait.
Si quelqu'un goûtait mon ramage,
Je déraisonnais encor mieux.
Si quelqu'un disait : Soyez sage,
Il devenait laid à mes yeux,
Et ma haine était son partage.

A douze ans le couvent s'ouvrit,
A quatorze ans je savais lire,

Danser, et chanter, et médire.
Ah! que de choses l'on m'apprit!

Pour ajouter à ma science,
Je dévorai quelques romans.
Dans le beau pays des amans
Je m'égarai sans défiance.
Que ce pays plut à mon cœur!
Que de chimères insensées
Dont je savourais la douceur!
Combien de nuits trop tôt passées!
Que de jours trop tôt disparus!
Que d'instans alors j'ai perdus!
Dans ce pays imaginaire;
L'Amour était toujours sincère,
Soumis jusque dans son ardeur,
Tendre et fleuri dans son langage,
Jamais ingrat, jamais volage,
Et toujours le dieu du bonheur.
Hélas! de ce monde factice,
Charmant ouvrage du caprice,
Dans le vrai monde je passai.

Quel changement! quelle surprise!
O combien je m'étais méprise!
L'Amour m'y paraissait glacé,
Faible ou trompeur dans ses tendresses,
Fade et commun dans ses propos,
Trop gai, trop ami du repos,
Et trop mesquin dans ses promesses.
Quoi! m'écriai-je, voilà tout!
L'ennui me rendit indolente.
Mon cœur, trompé dans son attente,
Fut indifférent par dégoût.

Bientôt avec obéissance
J'acceptai le joug de l'Hymen;
Et, docile par ignorance,
A son arbitraire puissance
Je me soumis sans examen.
Mais enhardi par ma faiblesse,
Et rassuré par ma sagesse,
Il devint un tyran jaloux,
Dès ce jour il cessa de l'être;
Mes yeux s'ouvrirent sur ce maître.

Qui me laissait à ses genoux.
Quoi! me dis-je tout étonnée,
Ils ont les fleurs de l'hyménée,
Et les épines sont pour nous!
Pourquoi de la chaîne commune
Nous laissent-ils porter le poids?
Et pourquoi nous donner des lois,
Quand ils n'en reçoivent aucune?

D'un aussi bon raisonnement
Dangereuse est la conséquence;
Et si par malheur un amant
Paraît dans cette circonstance,
Au pouvoir de son éloquence
On résiste bien faiblement.
Le mien parut; il était tendre;
La grace animait ses discours;
Je sus combattre et me défendre;
Mais peut-on combattre toujours?

De l'amour je connus l'ivresse,
Je connus son enchantement;

J'étais fière de ma faiblesse ;
J'immolais tout à mon amant.
Mais cet amant devint parjure ;
Le chagrin accabla mon cœur ;
Je ne vis rien dans la nature
Qui pût réparer ce malheur ;
Je crus mourir de ma douleur.
Le temps, ce grand consolateur,
Le temps sut guérir ma blessure.
J'oubliai mes égaremens,
J'oubliai que je fus sensible,
Et je revis d'un œil paisible
Célui qui causa mes tourmens.
Dans sa tranquillité nouvelle
Mon cœur désormais affermi
De l'amant le plus infidèle
A fait le plus fidèle ami.

Son exemple me rendit sage.
De systême alors je changeai,
Et sur un sexe trop volage
Sans scrupule je me vengeai.

Je m'instruisis dans l'art de plaire,
Je devins coquette et légère,
Et m'entourai d'adorateurs;
Je ne suis pas toujours cruelle;
Mais je suis toujours infidelle,
Et je sais tromper les trompeurs.
Tout bas sans doute l'on m'accuse
D'artifice et de trahison.
Messieurs, le reproche est fort bon;
Mais votre exemple est mon excuse.

COMPLAINTE.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

Voici d'Emma la tombe solitaire,
Voici l'asile où dorment les vertus.
Charmante Emma! tu passas sur la terre
Comme un éclair qui brille et qui n'est plus.

J'ai vu la mort dans une ombre soudaine
Envelopper l'aurore de tes jours,
Et tes beaux yeux se fermant pour toujours
A la clarté renoncer avec peine.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

Ce jeune essaim, cette foule frivole
D'adorateurs qu'enchaînait sa beauté,
Ce monde vain dont elle fut l'idole
Vit son trépas avec tranquillité.
Les malheureux que sa main bienfaisante
A fait passer de la peine au bonheur
N'ont pu trouver un soupir dans leur cœur
Pour consoler son ombre gémissante.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

L'amitié même, oui, l'amitié volage
A rappelé les ris et l'enjoûment;

D'Emma mourante elle a chassé l'image,
Son deuil trompeur n'a duré qu'un moment.
Sensible Emma, douce et constante amie,
Ton souvenir ne vit plus dans ces lieux :
De ce tombeau l'on détourne les yeux;
Ton nom s'efface, et le monde t'oublie.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

Malgré le tems, fidèle à sa tristesse,
Le seul Amour ne se console pas,
Et ses soupirs renouvelés sans cesse
Vont te chercher dans l'ombre du trépas.
Pour te pleurer je devance l'aurore;
L'éclat du jour augmente mes ennuis;
Je gémis seul dans le calme des nuits;
La nuit s'envole, et je gémis encore.

Vous n'avez point soulagé mes douleurs;
Laissez, mes vers, laissez couler mes pleurs.

LÉDA.

Vous ordonnez donc, jeune Hélène,
Que ma muse enfin vous apprenne
Pourquoi ces cygnes orgueilleux,
Dont vous aimez le beau plumage,
Des simples hôtes du bocage
N'ont point le chant mélodieux?
Aux jeux frivoles de la fable
J'avais dit adieu sans retour,
Et ma lyre plus raisonnable
Était muette pour l'amour:
Obéir est une folie;
Mais le moyen de refuser
Une bouche fraîche et jolie
Qui demande par un baiser!

Dans la forêt silencieuse
Où l'Eurotas parmi les fleurs

Roule son onde paresseuse,
Léda, tranquille, mais rêveuse,
Du fleuve suivait les erreurs.
Bientôt une eau fraîche et limpide
Va recevoir tous ses appas,
Et déja ses pieds délicats
Effleurent le cristal humide.
Imprudente ! sous les roseaux
Un dieu se dérobe à ta vue;
Tremble, te voilà presque nue,
Et l'Amour a touché ces eaux.
Léda, dans cette solitude,
Ne craignait rien pour sa pudeur :
Qui peut donc causer sa rougeur ?
Et d'où vient son inquiétude ?
Mais de son dernier vêtement
Enfin elle se débarrasse,
Et sur le liquide élément
Ses bras étendus avec grace
La font glisser légèrement.
Un cygne aussitôt se présente ;
Et sa blancheur éblouissante,

Et son cou dressé fièrement,
A l'imprudente qui l'admire
Causent un doux étonnement,
Qu'elle exprime par un sourire.
Les cygnes chantaient autrefois,
Virgile a daigné nous l'apprendre;
Le nôtre à Léda fit entendre
Les accens flûtés de sa voix.
Tantôt, nageant avec vîtesse,
Il s'égare en un long circuit;
Tantôt sur le flot qui s'enfuit
Il se balance avec mollesse.
Souvent il plonge comme un trait;
Caché sous l'onde il nage encore,
Et tout à-coup il reparaît
Plus près de celle qu'il adore.
Léda, conduite par l'Amour,
S'assied sur les fleurs du rivage,
Et le cygne y vole à son tour.
Elle ose sur son beau plumage
Passer et repasser la main,
Et de ce fréquent badinage

Toujours un baiser est la fin.
Le chant devient alors plus tendre,
Chaque baiser devient plus doux;
De plus près on cherche à l'entendre,
Et le voilà sur les genoux.
Ce succès le rend téméraire:
Léda se penche sur son bras;
Un mouvement involontaire
Vient d'exposer tous ses appas;
Le dieu soudain change de place.
Elle murmure faiblement;
A son cou penché mollement
Le cou du cygne s'entrelace;
Sa bouche s'ouvre par degrés
Au bec amoureux qui la presse;
Ses doigts lentement égarés
Flattent l'oiseau qui la caresse;
L'aile qui cache ses attraits
Sous sa main aussitôt frissonne,
Et des charmes qu'elle abandonne
L'albâtre est touché de plus près.
Bientôt ses baisers moins timides

Sont échauffés par le desir ;
Et précédé d'un long soupir,
Le gémissement du plaisir
Échappe à ses lèvres humides.

Si vous trouvez de ce tableau
La couleur quelquefois trop vive,
Songez que la fable est naïve,
Et qu'elle conduit mon pinceau;
Ce qu'elle a dit, je le répète.
Mais elle oublia d'ajouter
Que la médisance indiscrète
Se mit soudain à raconter
De Léda l'étrange défaite.
Vous pensez bien que ce récit
Enorguèillit le peuple cygne ;
Du même honneur il se crut digne,
Et plus d'un succès l'enhardit.
Les femmes sont capricieuses;
Il n'était fleuve ni ruisseau
Où le chant du galant oiseau
N'attirât les jeunes baigneuses.

L'exemple était venu des cieux ;
A mal faire l'exemple invite :
Mais ces vauriens qu'on nomme dieux
Ne veulent pas qu'on les imite.
Jupiter prévit d'un tel goût
La dangereuse conséquence ;
Au cygne il ôta l'éloquence ;
En la perdant, il perdit tout.

NOUVELLE EXTRAORDINAIRE.

A BERTIN.

Tu connais la jeune Constance
Dont l'orgueil et l'indifférence
Intimidaient l'Amour, les Graces, et les Jeux :
Sa pudeur semblait trop farouche ;
Rarement le sourire embellissait sa bouche ;
Rarement la douceur se peignait dans ses yeux.
Les uns admiraient sa sagesse ;

Tant de réserve à dix-neuf ans!
D'autres disaient: L'Amour est fait pour la jeunesse;
La Nature à Constance a refusé des sens.
Mais l'autre jour cette Lucrèce
D'un mal nouveau pour elle éprouva les douleurs.
On dit que malgré sa faiblesse
Elle sut retenir et ses cris et ses pleurs.
Ce dangereux effort épuisa son courage;
De ses sens un moment elle perdit l'usage;
Puis en ouvrant des yeux plus calmes et plus doux,
Elle trouva l'Amour couché sur ses genoux.
Pénétrer ce mystère est chose difficile.
Les uns, sur la foi de Virgile,
Disent que ce petit Amour
Au souffle du Zéphir doit peut-être le jour.
Mais d'autres avec éloquence
Nous vantent le pouvoir de cette fleur sans nom
Qui servit autrefois à la chaste Junon,
Lorsqu'au dieu des combats elle donna naissance.
Décide, si tu peux. Hier j'ai vu Constance;
Constance a perdu sa fierté.
Le chagrin sur son front laisse un léger nuage,

Et la pâleur de son visage
Donne un charme à ses traits plus doux que la beauté.
Sa contenance est incertaine;
Ses yeux se lèvent rarement;
Elle rougit au mot d'amant,
Soupire quelquefois, et ne parle qu'à peine.

COUP-D'ŒIL SUR CYTHÈRE.

1787.

Salut, ô mes jeunes amis!
Je bénis l'heureuse journée
Et la rencontre fortunée
Qui chez moi vous ont réunis.
De vos amours quelles nouvelles?
Car je m'intéresse aux amours.
Avez-vous trouvé des cruelles?
Vénus vous rit-elle toujours?
J'ai pris congé de tous ses charmes,

Et je ressemble au vieux guerrier
Qui rencontre ses frères d'armes,
Et leur parle encor du métier.

Amant de la belle Onésie,
Est-il passé son règne heureux ?
Non, ta volage fantaisie
Ne pense plus à trouver mieux,
Et pour toi j'en rends grace aux dieux.

Messieurs, peut-être à sa paresse
Doit il l'honneur d'être constant ;
N'importe il garde sa maîtresse ;
Par indolence ou par tendresse
Je doute qu'on en fasse autant.
Toi sur-tout qui souris d'avance,
Vaurien échappé des dragons,
Tu n'a pas expié je pense,
Tes intrigues de garnisons,
Ni les coupables trahisons
Dont j'ai reçu la confidence.
Tu trompe l'Hymen et l'amour :

Mais l'un et l'autre auront leur tour,
Et je rirai de la vengeance.

Tu ne ris pas, toi, dont la voix
Prêche incessamment la constance.
Est-il vrai que depuis trois mois
Tu sais aimer sans récompense?
Je m'intéresse à ton malheur;
Ton ame est tendre et délicate;
Et je veux faire à ton ingrate
Une semonce en ta faveur.
Écoutez-moi, prudente Elvire:
Vous désolez par vos lenteurs
L'amant qui brûle, qui soupire,
Et qui mourra de vos rigueurs.
Votre défense courageuse
Est un vrai chef-d'œuvre de l'art,
Et de la tactique amoureuse
Vous allez être le Folard.
Chacun a son rôle; et du vôtre
Si vous vous acquitté très-bien,

Lui qui connait aussi le sien ,
Prend patience avec un autre.

Approche, ami sage et discret.
Quoi ! tu rougis ? mauvais présage.
Achève , et sois sûr du secret ;
Quelle est la beauté qui t'engage ?...
Biblis ! ai-je bien entendu ?
Ton goût a craint de se méprendre ,
Et des fruits qu'on veut nous défendre
Il choisit le plus défendu.
Par un excès de tolérance
Je pardonne à ton imprudence ;
Mais il faudrait mieux imiter
Ce fou dont l'ardeur assidue
Se fait un jeu de tourmenter
Nos Laïs qu'il passe en revue.
Il choisit peu ; tous les plaisirs
Amusent son insouciance ;
Et jusqu'ici la Providence
L'a préservé des souvenirs
Que mérite son inconstance.

Il me semble voir des hussards
Toujours armés, toujours en guerre,
Dont le courage téméraire
Brave les amoureux hasards.
Moi qui suis chevalier des belles,
Je vous crierai : soyez fidèles,
L'inconstance ne mène à rien.
Mais vous n'aurez point pitié d'elle,
Et peut-être ferez-vous bien.
On vous le rendra, je l'espère ;
Ne vous plaignez donc point alors,
Et pardonnez à la première
Qui vengera l'honneur du corps.
La plainte est toujours inutile.
Suivez l'exemple d'un amant
Qui, trahi, même injustement
Lut son arrêt d'un œil tranquille,
Et fit au Journal de Paris
Insérer ce plaisant avis,

« J'avais hier une maîtresse
De celles que l'on a souvent ;

Mais je reçois en m'éveillant
Un congé plein de politesse-
Venez, monsieur mon successeur,
Prendre les effets au porteur
Que m'avait confiés la belle ;
Je vous remettrai ses cheveux,
Ses traits, ses billets amoureux,
Et son serment d'être fidelle. »

De votre siècle ayez les mœurs.
La loyauté n'est plus de mode ;
L'amour nous paraît incommode,
Et nous évitons ses langueurs.
Voici la nouvelle méthode :
N'aimez pas, mais feignez toujours,
C'est le vrai moyen d'être aimable.
Sachez d'un vernis agréable
Couvrir vos frivoles discours.
Soyez humble avant la conquête,
Aux fers présentez votre tête,
Et ployez un peu les genoux ;
Mais tyran après la victoire.

Vantez, affichez votre gloire,
Et soyez froidement jaloux.
Frondez le sexe qui vous aime,
C'est l'usage ; ayez de vous-même
Une excellente opinion ;
Négligez souvent la décence,
Et joignez un peu d'impudence
A beaucoup d'indiscrétion.
Il ne faut pas qu'on vous prévienne ;
Avant que le dégoût survienne
Quittez, et quittez brusquement ;
L'éclat d'une prompte rupture
Vous tire de la classe obscure
Où végète le peuple amant.
Soudain votre gloire nouvelle
Passe de la ville à la cour ;
On vous cite ; plus d'une belle
Vient solliciter à son tour
L'honneur de vous rendre infidèle ;
Et vous voilà l'homme du jour.

De ces travers épidémiques

Chloris a su se garantir,
Chloris dont les attraits magiques
Ont le talent de rajeunir.
Sa bouche innocente et naïve
Chérit le mot de *sentiment*,
Et sa voix quelquefois plaintive
Persuade ce mot charmant.
Du ciel la sagesse profonde
De bien aimer lui fit le don;
Dans ce siècle de trahison
Elle est fidelle à tout le monde.
Après Chloris ayez Anna,
Et, s'il se peut, conservez-la.
Dans ses missives indiscrètes
Vos yeux satisfaits et surpris
Liront ses sermens bien écrits
Sur de beau papier à vignettes.
Il faut tout dire; les billets
Que trace sa main fortunée
Deviennent un quart-d'heure après
Des almanachs de l'autre année.
N'importe, un quart-d'heure a son prix.

Mais à vos soins je recommande,
Messieurs, la discrète Nœris;
Ses vingt ans sont bien accomplis,
Et son impatience est grande.
Elle soupire quelquefois.
Soumise au pouvoir d'une mère,
Elle attend qu'à ces tristes lois
L'Hymen vienne enfin la soustraire.
Sa voix appelle tous les jours
Cet Hymen qui la fuit sans cesse.
Que faire donc? dans sa détresse
Au plaisir Nœris a recours.

Ce dieu, pour voler auprès d'elle,
A pris une forme nouvelle.
Son air est timide et discret;
Ses yeux redoutent la lumière;
Toujours pensif et solitaire,
Il cherche l'ombre et le secret.
Il ne connaît point le partage;
Il ne satisfait pas le cœur;
Mais il laisse le nom de sage,

Et s'accommode avec l'honneur.
A son culte sûr et facile
Nœris se livre sans frayeur,
Et d'une volupté tranquille
Elle savoure la douceur.
Mais la rose sur son visage
Par degrés a fait place au lis;
Adieu ce brillant coloris,
Le premier charme du jeune âge;
L'embonpoint manque à ses attraits;
Ses yeux dont la flamme est éteinte
Sont toujours baissés ou distraits;
Et déja, malgré sa contrainte,
Sur son front on lit ses secrets.

Un amant prudent et fidèle,
Nœris, convient mieux à vos goûts:
Vos jeux en deviendront plus doux,
Et vous n'en serez pas moins belle.
S'il s'en présente un de ce jour,
Écoutez-le, fut-il volage;
L'Hymen ensuite aura son tour,

Et viendra suivant son usage,
Réparer les torts de l'Amour.

Aurais-tu bien la fantaisie
De renoncer au doux repos
Pour tenter ces exploits nouveaux,
Chantre brillant de Catilie?
Nous avons aimé tous les deux;
Sur les bords fleuris du Permesse
L'amour poussa notre jeunesse,
Et l'heureux nom d'une maîtresse
Embellit nos vers paresseux.
Mais tout s'use, même au Parnasse.
De la première illusion
Le charme s'affaiblit et passe,
Et nous laisse avec la raison.
Brisons la lyre qui publie
Nos caprices et nos travers;
Crois-moi, c'est assez de folie,
Assez d'amour, assez de vers.
Vois Nelson dans les bras de Lise;
Il y médite les fadeurs

Qui vont ennuyer Cydalise,
Et fléchir ses longues rigueurs;
Cydalise compatissante
A Nelson donne un rendez-vous
Pour se venger du froid Cléante,
Mais Cléante n'est plus jaloux;
Près d'une amante belle et sage
Il se croit heureux sans rival,
Et fait confidence à Dorval
D'un bonheur que Dorval partage:
Celui-ci, volage à son tour,
Poursuit la jeune Célimène,
Et sa poursuite sera vaine;
Cécile nuit à son amour.
De Vénus ainsi va l'empire.
Nous avons trop aimé Vénus;
Rions-en; il est doux de rire
Des faiblesses que l'on n'a plus.

UN MIRACLE.

AN III.

Riez, riez, mauvais plaisans,
Des coureurs de messes nouvelles,
Des gens à culte, des marchands
Au dimanche toujours fidèles!
Par un seul mot on vous répond;
Par un miracle on vous confond;
Miracle des plus authentiques,
Des mieux faits tous frais advenu,
Et que cent témoins véridiques,
En plein jour de leurs yeux ont vu,
Déja dans Paris il circule.
De saints prêtres l'ont raconte,
Des amateurs l'ont colporté,
Et la vieille la moins crédule
A son voisin l'a répété.

Par ses cochons Troye est fameuse:
Dans cette ville trop heureuse,
Les Apôtres, depuis les Goths,
Possesseurs de la cathédrale,
Taillés en pierre, grands et beaux,
Édifiaient l'œil des dévots
Par leur stature colossale.
Ce digne ouvrage des chrétiens
Aux savans rappelait sans cesse
Le cheval de bois dont la Grèce
Fit présent à d'autres Troyens.
Un fou, notre France en est pleine,
De la République acheta
Cette apostolique douzaine,
Qu'il eut mieux fait de laisser là.
Il répétait : « Vous êtes pierre,
Et ce sera sur cette pierre
Que je bâtirai ma maison. »
En effet cet homme peu sage
Sur nos saints bâtit sans façon
Un édifice à triple étage.
Aucun revers il ne prévoit.

Dans une confiance entière
Sa main coupable sur le toit
Attachait l'ardoise dernière;
Alors arrive le décret
Qui des messes long-tems bannies,
Du salut, et des litanies,
Tolère le retour discret.
Cent bouches soudain le répandent
Et nos saints enfouis l'entendent.
« Ma patience était à bout,
Dit Pierre; allons, debout, debout! »
Sa voix leur donne du courage,
Du ciment chacun se dégage,
Cherche ses jambes et ses bras,
Son front carré, ses cheveux plats,
Sur tout sa mitre épiscopale,
Reprend ses membres et son bien,
Laisse la maison sans soutien,
Et retourne à la cathédrale.
L'édifice croule aussitôt.
Voilà notre acquéreur bien sot,
Bien ruiné, disant à d'autres,

Qui sur l'Église ont des projets:
« Hélas ! croyez aux douze apôtres,
Et ne les achetez jamais. »

VERS

SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE.

Son âge échappait à l'enfance.
Riante comme l'innocence,
Elle avait les traits de l'Amour.
Quelques mois, quelques jours encore,
Dans ce cœur pur et sans détour
Le sentiment allait éclore.
Mais le ciel avait au trépas
Condamné ses jeunes appas.
Au ciel elle a rendu sa vie,
Et doucement s'est endormie,
Sans murmurer contre ses lois.
Ainsi le sourire s'efface ;

Ainsi meurt, sans laisser de trace,
Le chant d'un oiseau dans les bois.

COUPLETS

POUR LE MARIAGE DE MADAME MACDONALD.

AN X.

Aimez-vous les divers talens,
Une voix flexible et sonore,
Sur le clavier des doigts brillans,
Les pas légers de Terpsichore ?
Aimez-vous un esprit sans art
Où toujours la grace domine ?
Aimez-vous la beauté sans fard ?
Choisissez une Zéphirine.

Cet ensemble est rare, dit-on.
Quand il se trouve, l'on assure

Que souvent l'affectation
Gâte ces dons de la nature.
Alors ils perdent tout leur prix;
Alors les fleurs ont des épines.
Croyez-moi, messieurs, dans Paris
On voit bien peu de Zéphirines.

Il est beau durant l'âpre hiver
D'aller conquérir un royaume [1],
De terrasser l'Anglais si fier [2],
De vaincre Mack, et Naple, et Rome [3],
D'arrêter le Russe trois fois [4],
Et d'effrayer au loin Messine [5]:
Mais il manquait à ces exploits
La conquête de Zéphirine.

(1) Conquête de la Hollande sous les ordres du général Pichegru.

(2) Campagne en Flandre et dans la Belgique.

(3) Campagne d'Italie, reprise de Rome, et défaite de la nombreuse armée commandée par le roi de Naples et par le général Mack.

(4) Batailles de la Trebbia.

(5) Le roi de Naples s'était réfugié en Sicile.

INSCRIPTIONS.

1805.

I.

Pour un oratoire placé dans un bocage, d'où l'on avait ôté la statue de la Vierge.

Ici fut la vierge Marie :
Toi, qu'une sainte rêverie
Dans ce bois propice égara,
Prends sa place, femme jolie;
Le Saint-Esprit s'y trompera.

II.

Pour une fontaine qui remplaçait la statue de saint Dominique.

L'image du grand Dominique,
Brûleur de la gent hérétique,

Trop long-temps attrista ces lieux.
A ce terrible saint succède une onde pure.
C'est prévoyance ; il faut laisser à nos neveux
Des remèdes pour la brûlure.

LE RÉVEIL D'UNE MÈRE.

Un sommeil calme et pur comme sa vie,
Un long sommeil a rafraîchi ses sens.
Elle sourit, et nomme ses enfans.
Adèle accourt de son frère suivie.
Tous deux du lit assiègent le chevet;
Leurs petits bras étendus vers leur mère,
Leurs yeux naïfs, leur touchante prière,
D'un seul baiser implorent le bienfait.
Céline alors d'une main caressante
Contre son sein les presse tour-à-tour,
Et de son cœur la voix reconnaisssante
Bénit le ciel, et rend grace à l'amour.
Non cet amour que le caprice allume,

Ce fol amour qui par un doux poison
Énivre l'ame et trouble la raison,
Et dont le miel est suivi d'amertume;
Mais ce penchant par l'estime épuré,
Qui ne connaît ni transports ni délire,
Qui sur le cœur exerce un juste empire,
Et donne seul un bonheur assuré.
Bientôt Adèle au travail occupée
Orne avec soin sa docile poupée,
Sur ses devoirs lui fait un long discours,
L'écoute ensuite; et répondant toujours
A son silence, elle gronde et pardonne,
La gronde encore, et sagement lui donne
Tous les avis qu'elle-même a reçus,
En ajoutant: Sur-tout ne mentez plus.
Un bruit soudain la trouble et l'intimide.
Son jeune frère, écuyer intrépide,
Caracolant sur un léger bâton,
Avec fracas traverse le salon,
Qui retentit de sa course rapide.
A cet aspect, dans les yeux de sa sœur
L'étonnement se mêle à la tendresse.

Du cavalier elle admire l'adresse ;
Et sa raison condamne avec douceur
Ce jeu nouveau, qui peut être funeste !
Vaine leçon ! il rit de sa frayeur ;
Des pieds, des mains, de la voix, et du geste,
De son coursier il hâte la lenteur.
Mais le tambour au loin s'est fait entendre ;
D'un cri de joie il ne peut se défendre.
Il voit passer les poudreux escadrons ;
De la trompette et des aigres clairons
Le son guerrier l'anime ; il veut descendre,
Il veut combattre ; il s'arme, il est armé.
Un chapeau rond surmonté d'un panache
Couvre à demi son front plus enflamé ;
A son côté fièrement il attache
Le buis paisible en sabre transformé ;
Il va partir ; mais Adèle tremblante
Courant à lui, le retient dans ses bras,
Verse des pleurs, et ne lui permet pas
De se ranger sous l'enseigne flottante.
De l'amitié le langage touchant
Fléchit enfin ce courage rebelle ;

Il se désarme, il s'assied auprès d'elle,
Et pour lui plaire il redevient enfant.

A tous leurs jeux Céline est attentive,
Et lit déja dans leur ame naïve
Les passions, les goûts, et le destin
Que leur réserve un avenir lointain.

BOUTADE.

DÉCEMBRE 1805.

Jupiter un jour dit ces mots :
« Les mortels aiment trop la gloire ;
« Il est trop doux d'être héros :
« Punissons un peu la victoire ;
« Et, fidèle à mes deux tonneaux,
« Mélangeons les biens et les maux. »
Dans les cieux cette voix divine
Retentit, et tombant des airs,

Au l rier brillant, pour épine,
Elle tacha les mauvais vers.

RÉTRACTATION.

Grande alarme au bas du Parnasse !
Pour les poëtes quel revers !
Ils chantent ; le dieu de la Thrace,
Vainqueur rapide, échappe aux vers
Qui volent en vain sur sa trace ;
Vénus même, se ravissant,
Refuse un encens inodore ;
Le tumulte au Pinde croissant,
Gagne l'Olympe, et croît encore ;
L'ignorante et fière Junon
Élève une voix indiscrète ;
Jupiter prend un autre ton :
« Eh bien donc, au peuple-poëte
Passons un peu de déraison ;
Mais pour lui point de préférence ;

J'étends plus loin mon indulgence.
Dans les combats, chez Apollon,
Même à Paphos, l'intention
Pour le fait sera réputée. »
Le bon Vulcain cria *bravo*,
Sur notre terre on fit l'écho,
Et ma boutade est rétractée

RÉPONSE.

Comme un autre je suis Français;
Mais toujours on doit au Parnasse
Craindre les conseils de l'audace,
Et le poids des vastes sujets.
Mes rimes sont chose légère;
Quoique Français, je sais me taire.
Sans doute de Napoléon
Il est sonore le grand nom;
Mais il faut la voix d'un Homère,
Il faut une Iliade entière

Aux combats, aux lauriers épars
De ce favori de la gloire,
Qui donnant des ailes à Mars,
De pleurs exempte la victoire,
Qui, sur des monceaux d'étendards,
Debout et promettant l'olive,
Aux yeux de l'Europe craintive
Devient le César des Césars.
D'un héros que l'œil suit à peine,
Quel poëte, sans perdre haleine,
Peut prendre le vol menaçant,
Et de Boulogne s'élançant,
Comme un foudre tomber sur Vienne?
Elle enivre l'eau d'Hippocrène;
Buvons avec sobriété:
La poétique vanité
Des vanités est la plus vaine.
Mes amis, l'aigle audacieux,
Souriant au faible ramage
Des faibles chantres du bocage
S'élève et plane dans les cieux.

A M. FRANÇAIS,

CONSEILLER D'ÉTAT, DIRECTEUR GÉNÉRAL DES DROITS-RÉUNIS.

1er. JANVIER 1806.

Il rentre l'émigré Janus ;
De nouveau la France l'implore ;
Et sa clef profane ouvre encore
Le calendrier de Jésus.
C'était lui dans Rome payenne
Qui semait les couplets flatteurs,
Les vœux sincères ou menteurs,
Les saluts et bonbons d'étrenne.
Autant il en fait dans Paris.
Tout passe, dit on ; faux système !
Nous rebrodons de vieux habits
Dont l'étoffe est toujours la même.

Rome avait ses droits réunis:
Un homme intègre, franc, affable,
Bon citoyen, bon orateur,
De morgue et d'intrigue incapable,
De ces droits était directeur:
Il savait Horace par cœur,
Il lisait Térence et Catulle,
Et certain cadet de Tibulle
Dans ses bureaux fut rédacteur.
Trop souvent la reconnaissance
Parle et s'épanche en mauvais vers,
Et souvent aussi l'indulgence
Pardonne ce léger travers;
Tibullinus, faible de tête,
Au nouvel an devient poëte,
Enfle une ode, et joyeux la lit
A son directeur qui sourit,
Puis répond: « J'accepte un hommage
Que votre cœur vous a dicté;
Mais le cœur veut la vérité.
Chez Apollon, point de partage;
Les cadets au Parnasse ont tort.

A cette injuste loi du sort
De bonne grace il faut souscrire.
Laissez donc la flûte et la lyre;
Et pour étrenne, une autre fois,
A ma santé qui vous est chère
De Falerne buvez un verre
Pourvu qu'il ait payé les droits.»

A M. TISSOT,

SUR SA TRADUCTION DES BAISERS

DE JEAN SECOND.

D'AUTRES tentèrent sans succès
De donner au Pinde français
Ces chants brillantés, mais aimables,
Que trois siècles ont applaudis,
Ces baisers brûlans et coupables.
Par Dorat si bien refroidis
Les Dorats sont communs en France;

Et Jean second, tradui par eux,
Ferait de ses péchés heureux
Une trop longue pénitence.
Elle cesse enfin, grace à vous.
Après cette œuvre méritoire
Qui pour nous rajeunit sa gloire,
Vous pêchez aussi ; vif et doux,
Orné sans fard, à la nature
Vous empruntez votre parure.
Le bon goût ainsi vous apprit
Qu'au Parnasse, comme à Cythère,
Une amante ne répond guère
Aux baisers que donne l'esprit.

AU MÊME.

C'en est fait, vous voilà lancé
Dans ce vallon où la jeunesse
M'avait imprudemment poussé,
Dans cette arêne où le Permesse
Roule son limon courroucé.
Des conscrits ainsi le courage
Va remplacer les vieux soldats
Qui dans la paix de leur village
Rêvent encore les combats.
Pour vous commence la mêlée;
Déja les pandours en passant
De votre muse harcelée
Insultent le laurier naissant;
Un petit pédant ridicule,
Qui veut régenter Hélicon,
Sur vos vers a levé, dit-on,
Le poids de sa docte férule,

Bien ! de la médiocrité
J'aime la plaisante colère ;
J'aime ce poëte avorté
Dont la sournoise vanité
Aux talens heureux fait la guerre,
Qui du nom de moralité
Colore sa triste impuissance,
Et de sa propre main encense
Son envieuse nullité.

ÉPHIMÉCIDE,

IMITATION DU GREC.

« Combien l'homme est infortuné !
Le sort maîtrise sa faiblesse,
Et de l'enfance à la vieillesse
D'écueils il marche environné;
Le temps l'entraine avec vitesse;
Il est mécontent du passé;

Le présent l'afflige et le presse;
Dans l'avenir toujours placé,
Son bonheur recule sans cesse;
Il meurt en rêvant le repos.
Si quelque douceur passagère
Un moment console ses maux,
C'est une rose solitaire
Qui fleurit parmi des tombeaux.
Toi, dont la puissance ennemie
Sans choix nous condamne à la vie,
Et proscrit l'homme en le créant,
Jupiter, rends-moi le néant!»

Aux bords lointains de la Tauride,
Et seul sur des rochers déserts
Qui repoussent les flots amers,
Ainsi parlait Éphimécide.
Absorbé dans ce noir penser
Il contemple l'onde orageuse;
Puis d'une course impétueuse,
Dans l'abîme il veut s'élancer.
Tout-à-coup une voix divine

Lui dit : « Quel transport te domine ?
L'homme est le favori des cieux;
Mais du bonheur la source est pure.
Va, par un injuste murmure,
Ingrat, n'offense plus les dieux. »
Surpris et long-temps immobile,
Il baisse un œil respectueux.
Soumis enfin et plus tranquille,
A pas lents il quitte ces lieux.

Deux mois sont écoulés à peine ;
Il retourne sur le rocher.
« Grands dieux ! votre voix souveraine
Au trépas daigna m'arracher ;
Bientôt votre main secourable
A mon cœur offrit un ami.
J'abjure un murmure coupable;
Sur mon destin j'ai trop gémi.
Vous ouvrez un port dans l'orage;
Souvent votre bras protecteur
S'étend sur l'homme ; et le malheur
N'est pas son unique héritage. »

Il se tait. Par les vents ployé,
Faible sur son frère appuyé,
Un jeune pin frappe sa vue:
Auprès il place une statue,
Et la consacre à l'amitié.

Il revient après une année.
Le plaisir brille dans ses yeux;
La guirlande de l'hyménée
Couronne son front radieux.
« J'osai dans ma sombre folie
Blâmer les décrets éternels,
Dit-il; mais j'ai vu Glycérie,
J'aime et du bienfait de la vie
Je rends grace aux dieux immortels. »
Son ame doucement émue
Soupire; et dès le même jour
Sa main non loin de la statue,
Élève un autel à l'Amour.

Deux ans après, la fraîche aurore
Sur le rocher le voit encore.

Ses regards sont doux et sereins ;
Vers le ciel il lève ses mains :
« Je t'adore, ô bonté suprême !
L'amitié, l'amour enchanteur,
Avaient commencé mon bonheur ;
Mais j'ai trouvé le bonheur même.
Périssent les mots odieux
Que prononça ma bouche impie !
Oui, l'homme dans sa courte vie
Peut encore égaler les dieux. »
Il dit ; sa piété s'empresse
De construire un temple en ces lieux.
Il en bannit avec sa sagesse
L'or et le marbre ambitieux,
Et les arts, enfans de la Grèce.
Le bois, le chaume, et le gazon,
Remplacent leur vaine opulence,
Et sur le modeste fronton
Il écrit : *A la Bienfaisance.*

VERS

ÉCRITS SUR L'ALBUM DE MADAME LAMBERT.

J'ai vu ; j'ai suivi son enfance ;
Chère encore à mon souvenir ;
Dans sa brillante adolescence
J'ai lu son heureux avenir.
La nature la fit pour plaire.
Au doux charme de la bonté
Elle unit cette égalité,
Et ces graces que rien n'altère.
Son esprit ainsi que ses traits,
Méconnait l'art et l'imposture.
Les talens voilà sa parure.
Les plus belles ont moins d'attraits,
Une autre, de ces dons trop vaine,
Voudrait tout, et n'obtiendrait rien :
Alexandrine sait à peine

Ce qu'une autre saurait trop bien.
Le portrait qu'ici je dessine,
Est loin encor d'être flatté:
Il faut à cette Alexandrine,
Que l'encens étonne et chagrine,
Dire moins que la vérité.

CANTATE

POUR LA LOGE DES NEUF SŒURS.

Loin de nous dormaient les tempêtes :
Dans ce temple à d'heureuses fêtes
Les Muses invitaient leurs disciples épars.
Ici naissait entre eux une amitié touchante.
Ils s'unissaient pour plaire; et la Beauté présente
Les animait de ses regards.

Qu'oses-tu, profane ignorance?
Que veut ton aveugle imprudence?

Des Muses respecte l'autel :
Là fume un encens légitime.
Arrête ; tu serais victime
De ton triomphe criminel.

Mais sur la démence et l'ivresse
Que peut la voix de la sagesse ?
Telles par fois, dans la saison
Qui rend l'abondance à nos plaines,
Du nord les subites haleines
Brûlent la naissante moisson.

Vous ne gronderez plus tempêtes passagères.
Ainsi que le repos, les arts sont nécessaires.
Qu'ils renaissent toujours chéris.
La France à leurs bienfaits est encore sensible ;
Et nos fidelles mains de leur temple paisible
Relèvent les nobles débris.

Amans des arts et de la lyre,
L'orient reprend sa clarté ;

Venez tous; et de la Beauté
Méritons encor le sourire.

Ici se plaisent confondus;
Les talens, la douce indulgence,
Les dignités et la puissance,
Et les graces et les vertus.

Amans des arts et de la lyre,
L'orient reprend sa clarté;
Venez tous; et de la beauté
Méritons encor le sourire.

A QUELQUES POÈTES.

« Les vers sont la langue des dieux,
Dites-vous ; toujours libre et fier,
Loin de l'idiôme vulgaire
Elle s'élance dans les cieux.

Eh bien, soit ; comme vous sans doute
Là haut l'on parle et l'on écoute.
Mais sur la terre descendus,
Les dieux, quand leur esprit est sage,
Désenflent pour nous leur langage,
Et veulent bien être entendus.
Toujours sur la plage homérique
On voit l'Olympe, ainsi qu'Argos,
Ennemi franc et très-épique
Des murs troyens et du pathos ;
Jupiter dont la voix suprême
D'un mot ébranle l'univers,

Dans Virgile adoucit ses vers ;
Éole, Mars, Alecton même,
Y sont purs, élégans et clairs.
Daignez n'être pas plus sublimes
Comme eux humanisez vos rimes ;
A leurs prêtres échevelés
Laissez le style des miracles,
Et l'obscurité des oracles
Sur le trépied menteur hurlés :
L'énigme, permise aux prophètes,
Ne l'est pas encore aux poëtes.
Le génie a d'antiques droits,
D'accord ; mais la langue a des lois.
Vous accusez son indigence,
Sa faiblesse ; et malgré ses torts,
Des peuples la reconnaissance
Adopte et répand ses trésors.
Par vos témérités nouvelles
Prétendez-vous de nos modèles
Vieillir les vers et les leçons ?
Qu'à leurs pieds tout orgueil fléchisse ;
Devant eux calmez les frissons

De votre fièvre créatrice ;
De grace, messieurs, moins d'effets,
Moins de fracas, moins de merveilles,
Et par pitié pour les oreilles,
Parlez français à des Français.
Trop divin, si votre délire
Ne peut ainsi s'humilier,
Si cette plume et ce papier
Que vous appelez votre lyre,
Brûlans et célestes pour vous,
Sont bizarres et froids pour nous.
Partez, abandonnez la terre ;
Dans vos poétiques ballons,
Sur l'aile de vos aquilons,
Volez par-delà le tonnerre,
Et restez-y ; car ici-bas
L'excès du grand est ridicule,
Et l'homme sans trop de scrupule
Siffle des dieux qu'il n'entend pas.

Racine, ce roi du Parnasse,
Est toujours vrai dans son audace,

Et dans sa force toujours pur.
Anathême au poëte obscur !
S'il est bouffi, double anathême !
Que sont les sulfureux éclairs
Pour la raison, juge suprême
De notre prose et de nos vers ?
Ses arrêts que le goût proclame,
D'abord faiblement écoutés,
Par le tems sont exécutés :
Elle annulle et flétrit du blâme
L'hymen brusque et forcé des mots
Dont l'éclat, cher à l'ignorance,
Aux yeux du bon sens qu'il offense
N'est qu'un jour importun et faux,
Une pénible extravagance,
Un vain effort de l'impuissance,
Et le crime des vers nouveaux.

LES SUCCÈS LITTÉRAIRES.

Toujours il faut payer la gloire.
Jadis chez les Romains jaloux,
Pour les enfans de la victoire
Le triomphe avait ses dégoûts.
A leur char s'attachait l'offense.
En pompe la reconnaissance
Couronnait leur front radieux;
Mais l'insolence et la bassesse
Aux chants de la publique ivresse
Mêlait des cris injurieux.
Ce vil et consolant usage
Au Pinde renaît d'âge en âge.
Là toujours un pouvoir ingrat
Du triomphe punit l'éclat.
Dans le cortège il pousse et guide
L'envieux dont la voix perfide
Commence les sourdes rumeurs,

Et tous les brigands littéraires
Vendant aux haines étrangères
Leurs indifférentes clameurs.
Mais en vain l'audace impunie
Croit vaincre ; de la vérité
L'hymne s'élève, et le génie
Entend son immortalité.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE
DES PIÈCES
CONTENUES
DANS LE SECOND VOLUME.

MÉLANGES.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

